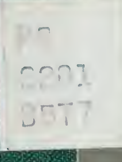

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01065410 1


PQ
2201
B5T7

BRIEUX

LES TROIS FILLES DE M. DUPONT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1900



LES TROIS FILLES

DE M. DUPONT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 8 octobre 1897.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Bernard Palissy, un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri. (*Épuisé.*)
Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Évasion, comédie en trois actes.
L'école des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.

Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).

Il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande.

BRIEUX

Les Trois Filles de M. Dupont

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1899

PERSONNAGES

M. DUPONT	MM.	LÉRAND.
ANTONIN MAIRAUT.		H. MAYER.
COURTHEZON.		NUMÈS.
M. MAIRAUT.		NERTANN.
M. POUCHELET.		RAMBERT.
LIGNOL		DAUVILLERS.
JULIE	Mmes	DULUC.
CAROLINE.		CÉCILE CARON.
ANGÈLE.		MÉGARD.
MADAME DUPONT		SAMARY.
MADAME MAIRAUT.		JENNY ROSE.
MADAME POUCHELET		BURKEL.
JUSTINE.		G. DAMIS.
FRANÇOISE		DELIGNES.

En province, de nos jours

LES TROIS FILLES
DE M. DUPONT

ACTE PREMIER

Un salon très modeste en province. — Février. — Table au milieu, chaises autour. — Piano. — Cheminée, premier plan, à droite. — Fenêtre, premier plan gauche. — Lampes. — Gutenberg en bronze. — Housses sur les meubles. — Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUPONT, COURTHEZON. *Madame Dupont travaille un moment seule, en silence. Courthezon entre, des papiers à la main.*

COURTHEZON

Tiens! vous êtes seule, madame Dupont?

MADAME DUPONT

Oui, monsieur Courthezon.

COURTHEZON

Vos demoiselles sont à la musique?

MADAME DUPONT

Non. Julie est allée faire une visite et Caroline est au salut — comme tous les dimanches.

COURTHEZON

C'est vrai.

MADAME DUPONT

Ces jours-là, nous la voyons à peine pour déjeuner ; le reste du temps, elle est à l'église. Non seulement, elle suit tous les offices, mais encore elle est des enfants de Marie. A son âge, je vous demande un peu.

COURTHEZON

Quel âge a-t-elle, au juste ?

MADAME DUPONT

Trente-trois ans.

COURTHEZON

Mademoiselle Caroline est restée très pieuse.

MADAME DUPONT

Très pieuse.

COURTHEZON

Sa mère l'était aussi beaucoup.

MADAME DUPONT

C'est vrai, vous avez connu la première femme de mon mari, vous.

COURTHEZON

J'étais à l'imprimerie depuis deux ans lorsqu'elle est morte. (*Un temps.*) Le patron, lui, fait sa petite partie au café du Commerce ?... Moi, j'irais bien aussi, mais c'est de l'argent...

MADAME DUPONT

Oh!... vous avez des économies...

COURTHEZON

C'est justement, je ne veux pas les perdre... Et vous, vous travaillez, madame Dupont?

MADAME DUPONT

Je raccommode des bas : il faut bien se distraire.

COURTHEZON

J'ai travaillé toute la journée, moi aussi.

MADAME DUPONT

A votre invention, toujours?

COURTHEZON

Toujours. Je suis très content. Et puis, je suis venu voir au bureau de l'imprimerie, en bas, s'il y avait des commandes.

MADAME DUPONT

Y en a-t-il?

COURTHEZON, *feuilletant ses papiers.*

Trois cents cartes de visite, un prix-courant et un faire-part.

MADAME DUPONT, *s'arrêtant de travailler.*

Décès? Naissance?

COURTHEZON

Non. Mariage.

MADAME DUPONT

Montrez... (*Elle lit un papier que lui a donné Courthezon.*) « Monsieur Jacquemin... » Tiens! M. Jacquemin... Et qu'est-ce que c'est que cette mademoiselle Marthe Violet qu'il épouse?

COURTHEZON

Ce sont les Violet de la rue du Pré.

MADAME DUPONT

Oui, oui, oui. (*A Courthezon qui fait un geste pour reprendre le papier.*) Laissez, je vous l'enverrai : je veux le faire voir à Julie... Alors, vous êtes content, pour votre invention ?

COURTHEZON, *s'asseyant.*

Je suis content, content, content. Ça y est ! Voilà vingt ans que j'y travaille !... Maintenant, c'est fait... Je suis fier, allez ! (*Entre Caroline, grande, sèche, pas jolie, pas coquette, pas ridicule. Un paroissien à la main.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, CAROLINE

MADAME DUPONT, *à Courthezon, qui s'était interrompu, négligemment.*

Continuez, c'est Caroline... (*Avec intérêt.*) Et vous ne voulez pas encore dire ce que c'est ?

COURTHEZON

Pas encore... Bonjour, mademoiselle Caroline.

CAROLINE

Bonjour, monsieur Courthezon.

MADAME DUPONT

Ah ! je comprends que vous soyez satisfait.

COURTHEZON

N'est-ce pas ?

CAROLINE

Vous avez terminé votre invention... J'en suis certaine.

COURTHEZON

Oui... Mais pourquoi dites-vous que vous en êtes certaine ?

CAROLINE, *un peu confuse.*

Parce que...

COURTHEZON

Parce que quoi ?

CAROLINE, *plus bas.*

Parce que je le savais.

COURTHEZON

Vous le saviez ?

CAROLINE, *confuse.*

Je dis cela... cela n'a pas d'importance.

MADAME DUPONT, *à Courthezon.*

Alors, vous allez devenir riche, monsieur Courthezon ?

COURTHEZON

Pas tout de suite. Il me faut trouver quelqu'un qui m'achète mon procédé... ou qui me prête de l'argent pour le faire connaître moi-même. Mais nous avons le temps de penser à cela... Que je réussisse ou non, je suis content d'avoir consacré vingt ans à chercher le moyen de rendre la vie un peu moins dure à ceux qui viendront après moi... Je m'en vais travailler un peu en bas... Alors, pour le faire-part, vous me l'enverrez, madame Dupont ?

MADAME DUPONT

Oui, oui, oui.

COURTHEZON

Bonsoir, madame Dupont; bonsoir, mademoiselle Caroline.

CAROLINE *et* MADAME DUPONT

Bonsoir, monsieur Courthezon. (*Il sort.*)

SCÈNE III

MADAME DUPONT, CAROLINE

MADAME DUPONT

Comment se fait-il que tu étais certaine qu'il avait terminé son invention?

CAROLINE, *confuse, après un silence.*

Vous tenez à ce que je vous le dise, ma mère ?

MADAME DUPONT

Oui.

CAROLINE

Parce que j'avais fait une neuvaine.

MADAME DUPONT, *sans malveillance, mais après un léger haussement d'épaules.*

Oh! alors... (*Entre Julie par la droite.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIE

JULIE

Me voilà!... Bonjour, maman. (*Baiser.*) ... jour, Caro... (*Pas de baiser.*)

MADAME DUPONT

Bonjour, Julie... (*Elle se dérange.*) Assieds-toi... conte-moi ce que tu as fait. Qui as-tu vu? (*Accueil aimable, contrastant avec celui fait tout à l'heure à Caroline.*)

JULIE

J'ai vu madame Leseigneur.

MADAME DUPONT

Je l'aurais parié.

JULIE

Pourquoi?

MADAME DUPONT

Tu ne vas que dans les maisons où il y a des enfants... et comme madame Leseigneur en a six...

JULIE

Je voudrais bien être à sa place... Figure-toi qu'André, le dernier, tu sais, celui qui n'a que six mois?

MADAME DUPONT

Oui.

JULIE

Il m'a reconnue... Il est d'une intelligence extraordinaire pour son âge...

MADAME DUPONT

Tu parles déjà comme une mère.

JULIE

Jean a ri aux larmes, quand il a vu ce que je lui ai apporté... J'ai trouvé Charles et Pierre en pénitence parce qu'ils s'étaient battus. J'ai obtenu leur grâce...

et je suis contente. Demain, j'irai chez madame Durand prendre des nouvelles de Jacques ; il paraît qu'il a la coqueluche...

MADAME DUPONT, *riant.*

Toi, tu aurais dû être bonne d'enfants.

JULIE, *grave.*

Moi, non. Je serais morte de chagrin lorsqu'il m'aurait fallu quitter mon premier nourrisson.

MADAME DUPONT

Alors, il faut te marier.

JULIE

Oui. (*Un temps.*)

MADAME DUPONT, *à Caroline.*

Eh bien, Caroline, qu'est-ce que tu fais là, la bouche ouverte ?

CAROLINE

J'écoute.

MADAME DUPONT

Tes porcelaines sont terminées ?

CAROLINE

Non. J'ai encore six Marie-Antoinette à peindre et douze Amours à finir.

JULIE

Ça m'amuse de voir Caro peindre des Amours.

CAROLINE

Pourquoi ?

MADAME DUPONT, *à Caroline.*

Et tu dois livrer tout cela demain à midi ?

CAROLINE

Oui.

MADAME DUPONT

Tu n'auras jamais fini !

CAROLINE

Si.

MADAME DUPONT

Tu devrais en faire un peu maintenant, avant de dîner, plutôt que de te tourner les pouces.

CAROLINE

Je me lèverai de bonne heure demain.

MADAME DUPONT

Même en te levant de bonne heure...

CAROLINE

A six heures, dès qu'il fera jour, je serai au travail.

MADAME DUPONT

Encore une fois, pourquoi ne pas t'avancer un peu maintenant ?

CAROLINE

J'aime mieux.

MADAME DUPONT

Ah !... parce que c'est dimanche... et qu'il est défendu de travailler le dimanche.

CAROLINE

Oui... (*Un temps.*) Qu'est-ce que ça peut vous faire, ma mère, que je...

MADAME DUPONT

A moi ? Oh ! rien du tout. Fais comme tu voudras. Tu as l'âge de raison.

JULIE, *qui lisait.*

Est-ce que Courthezon est en bas? Je voudrais la suite de ces épreuves-là.

MADAME DUPONT

Tu sais bien que ton père n'aime pas beaucoup que tu lises les épreuves des livres qu'il est chargé d'imprimer.

JULIE

Je n'en ai pas d'autres... Ecoutez et dites-moi s'il n'est pas malheureux d'en rester là : (*El e lit.*) « Solange était alors dans les bras de Robert. A ce moment, le comte entra, terrible, menaçant, le revolver au poing... » J'aurais voulu savoir la suite.

CAROLINE

Le comte va les tuer, parbleu !.il en a le droit.

JULIE

Ça...

CAROLINE

D'après la loi...

JULIE

Ce n'est pas une raison... Je vais relire l'arrivée de Robert. C'est si joli... Et la rencontre avec Solange, en Italie, par une nuit de mai... Où est-ce donc? Ah! oui! (*Elle lit.*) « Sous le ciel bleu sombre piqué d'étoiles, au bord de la mer calme qu'une brise parfumée faisait frissonner et dans laquelle se reflétaient, avec les feux d'en haut, les lumières lointaines et nombreuses de Menton et de Monte-Carlo... »

MADAME DUPONT, *gaiement.*

Ah! ah! Et ton père qui croit t'avoir guérie de toutes tes folies!

JULIE

Je ne fais point de mal.

MADAME DUPONT

Peu importe, je ne veux plus que tu lises de romans.

JULIE

Pourquoi ? Mon amie Berthe lit tous ceux qui paraissent et elle est plus jeune que moi.

MADAME DUPONT

Ton amie Berthe est mariée.

JULIE

Ah ! voilà le grand mot ! Si on ne veut pas rester une enfant toute sa vie, il faut se marier !... J'ai vingt-quatre ans et je ne puis pas lire ce qu'on permet à Berthe qui a dix-huit ans.

MADAME DUPONT

Voilà encore ma laine cassée. (*A Caroline.*) Je parie que tu l'as prise chez M. Lagnier.

CAROLINE

Oui.

MADAME DUPONT

Pourquoi ne va-t-on pas chez M. Laurent ?

CAROLINE

J'ai cru qu'il valait mieux soutenir ceux qui pensent comme nous.

MADAME DUPONT

Le rêve, ce serait de trouver un fournisseur bien pensant et qui vendrait de bonnes marchandises.

CAROLINE

Il n'y en a pas dans la ville.

JULIE, *avec un soupir.*

Ah ! mon Dieu !... Tu ne connais pas un mari, Caro ?

CAROLINE

Comment le veux-tu ?

JULIE, *grave.*

J'approche du moment où l'on prend le premier qui se présente... Choisis-le-moi à ton goût... (*Riant.*) Quel aurait été ton idéal ? Un commerçant ? Un capitaine... Dis...

CAROLINE

Non...

JULIE

Quoi, alors ?

CAROLINE

Si je m'étais mariée, j'aurais voulu un travailleur, un homme ayant un but noble, un homme qui aurait été prêt à se sacrifier pour essayer de rendre la vie un peu moins dure à ceux qui le suivront...

MADAME DUPONT

Voilà Caroline qui récite des phrases de roman. (*Elle rit.*)

CAROLINE

Mais non.

MADAME DUPONT

Je t'assure que j'ai lu ça quelque part... Et puis, crois-moi, ma fille, à ton âge, on ne parle plus de ces choses-là...

JULIE

A propos... tu sais, mon amie, Henriette Longuet ?

MADAME DUPONT

Oui.

JULIE

Elle se marie.

MADAME DUPONT

Ah !

JULIE, *rêveuse.*

Oui... Je reste la dernière..

MADAME DUPONT

Aux dernières les bons... C'est la semaine des mariages, décidément. Courthezon m'a apporté un « faire-part » que j'ai gardé pour te le montrer... Où est-il? Le voici.

JULIE, *après avoir lu, très triste.*

C'est complet.

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il y a ?

CAROLINE

Qu'est-ce que tu as?

JULIE

Rien.

MADAME DUPONT

Est-ce que tu pensais à M. Jacquemin ?

JULIE

Est-ce que je sais?... Sans qu'il m'ait rien dit, je m'étais figurée qu'il m'avait remarquée, et, bien qu'il ne me plût qu'à moitié... je m'étais résignée à lui... Résignée ! (*Un soupir.*) Ah ! que c'est bête, la vie des jeunes filles d'à présent ! (*Entre M. Dupont.*)

M. DUPONT, *très en dehors, très important.*

Dites donc, les enfants, allez donc voir dans votre chambre si j'y suis. Je vous appellerai quand j'aurai besoin de la réponse.

JULIE, *en sortant avec Caroline.*

Est-ce que...?

CAROLINE

Ça m'en a tout l'air.

SCÈNE V

MONSIEUR DUPONT, MADAME DUPONT

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il y a?

M. DUPONT, *avec importance.*

M. et madame Mairaut seront ici dans une heure, à six heures.

MADAME DUPONT

Eh bien?

M. DUPONT, *fin.*

Et sais-tu ce qu'ils viendront faire?

MADAME DUPONT

Non.

M. DUPONT

Nous demander la main de Julie, tout simplement.

MADAME DUPONT

Pour leur fils?

M. DUPONT

A moins que ce ne soit pour le Grand Turc.

MADAME DUPONT

M. Mairaut, le banquier?

M. DUPONT

M. Mairaut, directeur de la Banque de l'Univers, rue des Trois-Chapeaux, 14, au deuxième.

MADAME DUPONT

Oui, mais...

M. DUPONT

Seulement, ne t'emballe pas... Ne va pas te monter la tête, comme toutes les femmes; ce n'est pas fait. Voilà... j'ai été assez malin. Depuis une quinzaine, au Cercle des négociants, Mairaut me prenait assez souvent à part, me parlait de Julie, me demandait ceci, me questionnait sur cela... Moi, tu comprends, je le laissais venir. Aujourd'hui, nous échangions quelques idées sur la difficulté qu'on éprouve à marier ses enfants : « J'en sais quelque chose, » me dit-il. Je lui réponds : « Moi aussi. » Alors (il est très fin, tu sais, le gaillard), alors, il m'a regardé en souriant et m'a dit : « Si madame Mairaut et moi, nous allions un de ces jours causer de cela avec vous et madame Dupont? » Tu penses ma joie; je ne me tenais plus. Quand je dis que je ne me tenais plus, c'est une erreur : je me tenais très bien. La preuve, c'est que je lui ai dit négligemment : «Un de ces jours, la semaine prochaine. — Pourquoi pas aujourd'hui? » qu'il fait. « Comme vous voudrez. — A six heures, nous serons chez vous. — Entendu. » Voilà.

MADAME DUPONT

Mais... M. Mairaut le fils... Monsieur... Au fait, comment s'appelle-t-il, de son petit nom?

M. DUPONT

Antonin... Antonin Mairaut.

MADAME DUPONT

Oui. Voilà ce que je voulais te demander : M. Antonin Mairaut est-il bien le mari qu'il faut à Julie ?

M. DUPONT

Quoi ? Je sais ce que tu vas me dire. Il mène une vie légère, irrégulière, si tu veux : il a une liaison, enfin.

MADAME DUPONT

On le dit.

M. DUPONT

Qu'est-ce que ça prouve? Il y a une chose à laquelle tu n'as pas pensé, parce que les femmes ne pensent jamais aux choses sérieuses.

MADAME DUPONT

A quoi ? A sa fortune ! Les Mairaut n'en ont pas. Leur maison de banque occupe, en tout et pour tout, deux employés.

M. DUPONT

Deux employés, c'est exact.

MADAME DUPONT

Elle est à la merci d'une catastrophe.

M. DUPONT

A la merci d'une catastrophe, c'est encore exact. Il y a aussi quelqu'un qui est à la merci d'une catastrophe, c'est l'oncle d'Antonin... de M. Antonin... Et il a deux cent mille francs à lui, et il ne dépense rien.

MADAME DUPONT

C'est vrai, mais...

M. DUPONT

Mais... mais quoi?... Veux-tu que je te dise? Tu es insupportable. Tu t'entêtes à ne voir que le petit côté des choses. Je ne te le reproche pas, c'est de ton sexe. Sache donc que je suis là, moi, et que je saurai bien empêcher l'oncle Maréchal de déshériter son neveu. Et puis, qu'est-ce qu'il est, l'oncle?

MADAME DUPONT

Quoi?

M. DUPONT

Je te demande qu'est-ce qu'il est, qu'est-ce qu'il fait, M. Maréchal, l'oncle d'Antonin?

MADAME DUPONT

Il est chef de bureau à la Préfecture.

M. DUPONT

Ah!... Est-ce qu'il ne peut pas s'arranger pour faire donner à mon imprimerie tous les travaux d'impression, trente mille francs par an? Soit, combien de bénéfices?

MADAME DUPONT

Cinq mille francs.

M. DUPONT

Combien? Cinq mille francs! Dix mille! Si on ne devait empocher que le bénéfice régulier, ce ne serait pas la peine de travailler pour le gouvernement.

MADAME DUPONT

J'ai peur que le fils Mairaut n'ait des défauts...

M. DUPONT

Des défauts! Des défauts! D'abord, nous ne les connaissons pas. Ensuite, il a une qualité qu'on ne peut lui enlever : c'est d'être le neveu de son oncle, qui peut me faire gagner dix mille francs par an, et qui est presque à moitié millionnaire.

MADAME DUPONT

Es-tu certain que ce soit le mari qui convient à Julie?

M. DUPONT

C'est le mari qui convient à Julie, et c'est le gendre qu'il me faut.

MADAME DUPONT

Tu as plus d'expérience que moi.

M. DUPONT.

Cinq heures dix. Maintenant, tu vas bien m'écouter. Nous n'avons que fort peu de temps, mais je sens les idées me venir avec une abondance et une clarté!... C'est seulement dans les moments difficiles que je dispose de toute mon intelligence, et je crois n'être pas tout à fait un imbécile. (*Il s'assied à cheval sur une chaise.*) Je te dis tout cela, c'est pour que tu fasses le moins de bêtises que tu pourras... Il faut obtenir du père Mairaut que les enfants soient mariés sous le régime de la communauté.

MADAME DUPONT

Mais Julie aura sa dot.

M. DUPONT

Si tu m'interromps tout le temps, nous n'arriverons à rien... Le régime de la communauté... à cause de la succession de l'oncle Maréchal... Y es-tu?

MADAME DUPONT

Oui.

M. DUPONT

Ce n'est pas malheureux. Alors, nous demanderons.:.

MADAME DUPONT

La communauté...

M. DUPONT

Nous demanderons la séparation de biens.

MADAME DUPONT

Mais...

M. DUPONT

Tu n'es pas de force. Contente-toi d'écouter sans chercher à comprendre. (*Il se lève, replace sa chaise et lui frappe sur l'épaule.*) Il ne faut jamais demander ce dont on a envie. Il faut savoir se le faire offrir et se faire prier pour accepter. Donc, je donne cinquante mille francs de dot et...

MADAME DUPONT

Cinquante mille!... Julie n'a que mes vingt-cinq mille francs.

M. DUPONT

C'est juste. Je donnerai vingt-cinq mille francs comptant et je promettrai le reste pour l'an prochain.

MADAME DUPONT

Tu n'y penses pas; tu ne pourras jamais faire face à cet engagement-là. (*Elle se lève.*)

M. DUPONT

Qui sait?... Si j'ai les travaux de la Préfecture!...

MADAME DUPONT

Il faudrait demander à Julie ce qu'elle pense de ce mariage...

M. DUPONT

Nous n'avons plus grand temps. Enfin, appelle-la, et retire les housses.

MADAME DUPONT *va vers la porte à droite et revient.*

Mais... as-tu pensé...?

M DUPONT

A tout.

MADAME DUPONT

A tout?... Même... Et l'histoire d'Angèle?...

M. DUPONT

Angèle n'est plus ma fille.

MADAME DUPONT

Il faudra leur dire...

M. DUPONT

Naturellement ; puisqu'ils le savent, nous ne pouvons pas faire autrement.

MADAME DUPONT

Je suis à peu près certaine que c'est elle que j'ai rencontrée la dernière fois que je suis allée à Paris.

M. DUPONT

Tu te seras trompée.

MADAME DUPONT

Je suis sûre que non.

M. DUPONT

Quoi qu'il en soit, en agissant comme je l'ai fait, j'ai accompli mon devoir; je puis marcher la tête

haute, et je ne crains rien... Aie confiance. Appelle Julie, elle t'aidera à mettre le salon en ordre.

SCÈNE VI

M. DUPONT *seul, puis* JULIE et MADAME DUPONT

M. DUPONT, *seul, se frottant les mains.*

Je n'ai tout de même pas conduit ça trop bêtement, moi; allons! (*Entrent Julie et sa mère.*)

JULIE

Alors, c'est une demande?

M. DUPONT

C'est une demande. (*A sa femme.*) Retire les housses. (*A Julie.*) Tu connais le jeune Antonin Mairaut? (*Il s'assied.*) Vous avez dansé plusieurs fois ensemble.

JULIE

Oui.

M. DUPONT

Qu'est-ce que tu penses de lui?

JULIE

Comme mari?

M. DUPONT

Comme mari... Ne te presse pas de répondre. Retire la housse de la chaise où tu es assise et passe-la à ta mère.

JULIE, *obéissant.*

Est-ce que les parents ont fait la demande officielle?

MADAME DUPONT

Non, c'est seulement en prévision de... que nous voulons...

M. DUPONT, *lui donnant une dernière housse qu'il a retirée lui-même.*

Va porter tout ça à côté. (*A sa fille.*) La demande n'est pas faite, mais elle le sera bientôt... avant une heure d'ici.

JULIE

C'est donc pour ça, tous ces frais?

M. DUPONT

Tu l'as dit... Il s'agit de ne pas avoir l'air d'être des misérables et sans aucune relation... (*Il prend une coupe où sont des cartes de visite.*) Bien vieilles ces cartes de visite, bien jaunes; et des noms bien communs. Il faut rafraîchir cela. (*A sa femme qui revient.*) Descends à l'atelier; tu demanderas à Courthezon qu'il te donne nos nouveaux modèles de cartes à trois francs... à trois francs cinquante, et puis tu monteras la partition de Wagner, qu'on nous a donnée à relier. (*Madame Dupont sort. A Julie.*) Je ne veux pas t'influencer...

JULIE

Mais cependant...

M. DUPONT. *Il va à la cheminée.*

Cependant, quoi? Attends que j'allume la lampe. (*Il frotte une allumette.*)

JULIE

Mais il fait encore clair.

M. DUPONT

Lorsqu'on reçoit, on n'attend pas qu'il fasse nuit pour... Tu es assez grande pour savoir... Qu'est-ce que c'est que cette huile-là ?... ce que tu as à faire... Sacrées lampes! Quand on ne les allume jamais, c'est le diable pour les allumer... Oui, je disais, tu es assez grande, c'est à toi de peser le pour et le contre. Le mariage... Là... (*Regardant autour de lui.*) Qu'est-ce qu'on arrangerait bien encore? Qu'est-ce que c'est que ça? Le chapeau à cette grande sarcelle de Caroline.

MADAME DUPONT, *entrant du fond et apportant des cartes de visite et une partition.*

Voilà les cartes et la partition.

M. DUPONT

Merci. (*Il donne à madame Dupont le chapeau de Caroline.*) Emporte ça... Et ton ouvrage! Veux-tu cacher ça! N'aie pas l'air de repriser tes bas toi-même, que diable!... C'est drôle que tu ne comprennes pas ça toute seule! (*Elle sort par le fond et revient bientôt. Machinalement, à Julie.*) C'est à toi de peser le pour et le contre... A la bonne heure : « Vicomte de Liverolles... M. l'abbé Candar, chanoine honoraire... Ange Nitron, ancien conseiller municipal... » Voilà qui ne fera pas trop mauvaise figure... La partition... sur le piano, tout ouverte... Bien. . Il manque encore quelque chose... Julie! la boîte de cigares que M. Guéroult m'a envoyée, pour son élection?

JULIE

Elle est là.

M. DUPONT

Donne.

JULIE

Tu ne l'as pas encore entamée.

M. DUPONT

Attends... (*Il fouille dans sa poche, tire un canif qu'il ouvre.*) Il faut leur faire voir qu'il n'y a pas que les députés qui fument des cigares à cinq sous! (*Il ouvre la boîte.*) Tu comprends bien que sans être orgueilleux, on a sa dignité... Là. (*Il prend une poignée de cigares et les donne à sa fille.*) Mets ça dans le tiroir, pour qu'on n'ait pas l'air d'avoir sorti la boîte exprès. (*Il arrange la boîte sur la table...*) Un journal de modes... Très bien... Et moi? (*A sa femme.*) Léontine... donne-moi une autre décoration du Christ; celle-ci est fanée. (*A sa fille.*) Il a vingt huit ans. Il est élégant, distingué; il a fait son droit à Bordeaux... (*Il met la décoration fraîche et se regarde un peu longuement.*) Dans une ville où je ne serais pas connu, ça, ça vaudrait la Légion d'honneur. (*Il se retourne.*) Eh bien! as-tu réfléchi?

JULIE

Je demande à réfléchir plus longuement.

M. DUPONT

Tu as encore un quart d'heure.

MADAME DUPONT

Elle voudrait plusieurs jours peut-être.

M. DUPONT

C'est ça! attendre, n'est-ce pas? Recommencer l'histoire de cette grande bête de Caroline. Ah, non!

Ta sœur, que tu vois maintenant vieille fille, et qui ne se mariera jamais, à moins que sa tante de Calcutta ne lui laisse un héritage ; ta sœur a eu un jour, elle aussi, une occasion. Elle a fait la difficile, elle a « réfléchi... » et voilà où elle en est. Voilà où ça conduit, la réflexion. Elle me reste sur les bras.

MADAME DUPONT

Il ne faut pas dire cela : elle gagne sa vie.

M. DUPONT

Elle gagne sa vie, possible, mais elle me reste sur les bras tout de même. Entre parenthèses, il ne faut pas avouer aux Mairaut que Caroline travaille pour vivre.

MADAME DUPONT

Ils doivent le savoir.

M. DUPONT

Pas du tout... Qu'est-ce que je disais?... Oui... Elle me reste sur les bras tout de même. Une, c'est assez; deux, ce serait trop... N'oublie pas que tu n'as pas de dot, ma fille... ou à peu près, et que par le temps qui court, quand on n'a pas de dot, on n'a pas le droit d'être difficile.

JULIE

Alors, maintenant, le mariage, c'est un mari qu'on achète ?

M. DUPONT

Dame.

JULIE

Et les filles pauvres sont condamnées au malheur.

M. DUPONT

Ce n'est pas tout à fait exact, mais il est bien évident qu'il y a plus de choix pour celles qui ont un gros sac.

JULIE, *amère.*

Les autres doivent se contenter des articles de rebut, des laissés pour compte.

M. DUPONT

Il y a des exceptions, mais, en général, les maris, c'est comme le reste : quand on veut avoir du beau, il faut y mettre le prix.

MADAME DUPONT

Et encore, on est souvent volé.

M. DUPONT

Ça arrive... mais M. Antonin Mairaut est très présentable. Non ?... Je me demande ce qu'il te faut, parole! Si tu attends un prince, dis-le... Attends-tu un prince? Réponds, réponds?... Voyons, mon enfant, il se présente une occasion unique, que tu ne retrouveras peut-être jamais, un jeune homme bien élevé qui a un oncle chef de bureau à la Préfecture, lequel oncle peut doubler mes bénéfices en me faisant avoir les travaux de l'administration, sans compter le reste... et tu fais la difficile!

MADAME DUPONT

Réfléchis... Voilà que tu as vingt-quatre ans.

M. DUPONT

Tu as cette chance énorme que ce garçon s'est toqué de toi, paraît-il, à un bal.

JULIE

Je crois bien. Il voulait m'embrasser, entre deux portes. J'ai dû le remettre à sa place.

MADAME DUPONT

Tu as bien fait.

M. DUPONT

Elle a bien fait si elle n'a pas agi trop brutalement. Il n'y a eu de la part de ce garçon, j'en suis sûr, qu'un enfantillage.

MADAME DUPONT

Oh! certainement.

JULIE

Il ne me plaît qu'à demi.

M. DUPONT

Mâtin! S'il te plaît à moitié, c'est déjà quelque chose! Il y a beaucoup de mariages où l'on n'a même pas ça!

MADAME DUPONT

Tu n'as pas d'antipathie contre lui?

JULIE

Non!

M. DUPONT

Alors!

JULIE

C'est peut-être insuffisant.

M. DUPONT

Voyons, voyons, mon enfant, il s'agit de causer sérieusement. Jadis tu étais romanesque. Grâce à Dieu, je t'ai guérie de cette infirmité. Tu sais bien

que les ménages malheureux sont le plus souvent des mariages d'amour.

JULIE, *pas convaincue.*

Je le sais bien... je le sais bien... Enfin, je veux un mari qui m'aime.

M. DUPONT

Mais, nom d'une pipe, il t'aime, celui-là, puisque tu viens de nous avouer toi-même qu'au bal, tu avais été forcée de le remettre à sa place!

JULIE

Je ne veux pas être une esclave.

M. DUPONT

Tu conduiras ton mari par le bout du nez.

JULIE

Qu'en sais-tu?

M. DUPONT

Je le sais. Que cela te suffise... Et puis, vraiment, en voilà assez!... Tu t'imagines que, par ton caprice, tu vas renverser tous mes plans, m'empêcher d'agrandir l'imprimerie et de nous retirer l'année prochaine comme nous en avions l'intention, ta mère et moi!... Alors, tu crois que nous n'avons... que je n'ai pas assez travaillé? Tu ne veux pas que nous allions goûter un peu de repos avant de mourir? Tu trouves peut-être que je ne l'ai pas gagné, ce repos. Réponds? tu trouves que je ne l'ai pas gagné?

JULIE

Si.

M. DUPONT, *triomphant.*

Eh bien, alors?... D'ailleurs, je vais te mettre à

ton aise. Je n'exige pas une réponse définitive aujourd'hui. Je te demande seulement de ne pas faire la mauvaise tête et de nous laisser te présenter Antonin comme un prétendant si ses parents nous font des avances, voilà tout. Tu causeras ensuite avec lui, tu le questionneras. Naturellement, il faut que vous vous connaissiez.

MADAME DUPONT

Réfléchis bien, mon enfant.

M. DUPONT

Vois si tu dois suivre l'exemple de cette grande bête de Caroline.

MADAME DUPONT

Tu es en âge de te marier.

M. DUPONT

Réponds. Es-tu en âge de te marier?

JULIE

Evidemment.

M. DUPONT

As-tu d'autres partis?

MADAME DUPONT

Oui. As-tu le choix?

JULIE

Non.

M. DUPONT

Tu vois bien.

MADAME DUPONT

Tu vois bien.

M. DUPONT

Alors, c'est entendu... Nous n'avons que le temps.

M. Mairaut est l'exactitude même : il est six heures moins cinq ; dans cinq minutes il sera là. (*Julie garde le silence, regardant par la fenêtre ouverte. On entend des rires d'enfants. A sa femme.*) Qu'est-ce qu'elle regarde par la fenêtre ?

MADAME DUPONT

Madame Brichot qui rentre avec ses enfants.

JULIE, *à elle-même, avec un sourire d'une grande douceur, se répétant un mot qu'elle entend en rêve.*

Maman !

M. DUPONT

Eh bien ?

JULIE

Eh bien, c'est entendu.

M. DUPONT

Ouf!... Maintenant, va t'habiller.

JULIE

M'habiller?

MADAME DUPONT

Evidemment. Tu seras censée ne rien savoir, mais il faut que tu sois propre.

JULIE

Quelle robe faut-il mettre ?

MADAME DUPONT, *réfléchissant.*

Ah! voilà! (*Tout à coup.*) J'y pense. N'est-ce pas aujourd'hui le bal chez les Gontier ?

JULIE

Oui, mais nous avons fait dire que nous n'irions pas.

MADAME DUPONT

Nous y allons tout de même. Mets ta robe de bal.

JULIE

Avant dîner?... Est-ce donc ma robe qu'il épousera?

MADAME DUPONT

Non. Mais ta robe te fait valoir. Obéis-moi.

JULIE

Allons! (*Elle sort.*)

SCENE VII

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Tu as l'intention d'aller à ce bal?

MADAME DUPONT

Pas du tout.

M. DUPONT

Eh bien?

MADAME DUPONT.

M. Antonin va venir.

M. DUPONT, *comprenant.*

Et Julie est beaucoup plus gentille lorsque... Tu as raison... Les voilà... Nous allons passer de l'autre côté.

MADAME DUPONT

Pour?...

M. DUPONT

Il faut les faire attendre un peu, c'est plus distin-

gué.... (*A la bonne qui entre de gauche pour aller ouvrir. A mi-voix.*) Vous prierez d'attendre un moment.

LA BONNE

Oui, monsieur.

M. DUPONT

Filons. (*Ils sortent par la gauche. Entrent M. et madame Mairaut.*)

SCÈNE VIII

M. MAIRAUT, MADAME MAIRAUT. *Ils entrent avec un sourire qui se glace dès qu'ils voient que le salon est vide.*

M. MAIRAUT

Ils ne sont pas là?

LA BONNE

Je vais prévenir madame... (*Elle sort.*)

MADAME MAIRAUT

Prévenir madame!... (*A son mari.*) On nous avait vus venir...

M. MAIRAUT

Tu crois?

MADAME MAIRAUT

Cette lampe-là n'est pas allumée pour éclairer les murs... Ça n'est pas riche, riche, riche, leur salon... (*Elle soulève un peu l'étoffe du dossier d'un fauteuil.* C'est du meuble retapé...

M. MAIRAUT, *sur la coupe aux cartes de visite.*

Ils ont de jolies relations...

MADAME MAIRAUT

Voyons... (*Elle regarde.*) Ces cartes-là ont été mises exprès pour nous, il n'y a pas une heure...

M. MAIRAUT

Oh! oh! oh!

MADAME MAIRAUT

Regarde. Elles sont toutes fraîches, tandis que celles qui sont en dessous sont jaunies.

M. MAIRAUT

Parce que celles du dessous sont plus vieilles.

MADAME MAIRAUT

Parce qu'elles ont été à la lumière depuis le premier de l'an jusqu'à tout à l'heure, tandis que celles-ci sont neuves. Il va falloir jouer serré. Surtout, toi, ne me fais pas de gaffes.

M. MAIRAUT

Non.

MADAME MAIRAUT

Ne pas avoir l'air de tenir à ce mariage-là.

M. MAIRAUT

Je sais.

MADAME MAIRAUT

Se faire offrir le régime de la communauté.

M. MAIRAUT

Oui.

MADAME MAIRAUT

Et pour cela, demander la séparation de biens.

M. MAIRAUT

Oui.

MADAME MAIRAUT

Du reste, fais comme d'habitude : parle le moins possible.

M. MAIRAUT

Mais...

MADAME MAIRAUT

Tu sais bien qu'il n'y a que ça qui te réussit.

M. MAIRAUT

Mais à toi, j'ai quelque chose à te dire.

MADAME MAIRAUT

Ça doit être une bêtise. Enfin ! nous n'avons rien à faire de mieux : je t'écoute.

M. MAIRAUT

C'est toujours pour la chose dont je t'ai entretenue et qui me gêne, vraiment. Si les Dupont nous donnent leur fille, qui a probablement vingt-cinq mille francs de dot...

MADAME MAIRAUT

Oui, moi, je compte vingt ou vingt-cinq mille francs.

M. MAIRAUT

Eh bien, s'ils nous la donnent, à nous qui n'avons que ma banque, c'est qu'ils ne savent pas que l'oncle Maréchal est ruiné.

MADAME MAIRAUT

Evidemment, personne ne le sait.

M. MAIRAUT

Ce n'est pas honnête de ne pas le leur dire.

MADAME MAIRAUT

Pourquoi ?

M. MAIRAUT

Dame...

MADAME MAIRAUT

Si on doit le leur dire, nous n'avons qu'à nous en aller tout de suite.

M. MAIRAUT

Tu vois.

MADAME MAIRAUT

Donc, nous devons nous taire. Oui. Parce que si tu as le souci de ne pas leur faire du tort, moi, j'ai le souci de ne pas en faire à l'oncle Maréchal.

M. MAIRAUT

Comment cela ?

MADAME MAIRAUT

Nous n'avons pas le droit de divulguer un secret qui ne nous appartient pas. Je regrette que tu n'aies pas compris cela. Je suis tout aussi scrupuleuse que toi, mon ami; seulement, moi, je place les intérêts de ma famille avant ceux des étrangers. Si j'ai tort, dis-le-moi.

M. MAIRAUT

Et s'ils nous questionnent ?

MADAME MAIRAUT

Nous consulterons l'oncle Maréchal, puisque c'est lui le principal intéressé.

M. MAIRAUT

Malgré tout... il me semble...

MADAME MAIRAUT

Maintenant, ordonne. Si tu veux que nous par-

tions, partons ; c'est toi le maître : je ne l'ai jamais oublié. Partons-nous ?

M. MAIRAUT, *après un silence, capitulant.*

Maintenant que nous sommes là, qu'est-ce que les Dupont penseraient de nous ?...

MADAME MAIRAUT

Et puis, il faut se souvenir que l'aînée des demoiselles Dupont a été déshonorée et qu'elle est établie « cocotte » à Paris. Ça les rendra moins difficiles.

M. MAIRAUT

Chut !... (*Entrent M. et madame Dupont.*)

SCÈNE IX

M. ET MADAME DUPONT, M. ET MADAME MAIRAUT. *Papotage. « Bonjour, chère madame. Comment allez-vous ?... Que c'est aimable à vous !... Asseyez-vous donc... etc... » On s'installe. — Silence.*)

MADAME MAIRAUT

Ma chère madame, je n'irai pas par quatre chemins. Voici le but de notre visite. Nous avons cru nous apercevoir, M. Mairaut et moi, que mademoiselle votre fille avait produit sur Antonin une impression... comment dirais-je ?... une certaine impression.

M. MAIRAUT

Oui, c'est cela... une certaine impression...

MADAME MAIRAUT

Antonin doit venir nous prendre ici tout à l'heure, mais, naturellement, nous ne lui avons rien dit.

M. DUPONT

De même, Julie ne se doute de rien.

MADAME DUPONT

Elle s'habille. Nous allons ce soir au bal des Gontier, et la pauvre petite m'a demandé la permission de mettre sa robe avant le dîner.

M. DUPONT

Non pas qu'elle soit coquette.

MADAME DUPONT

Oh ! Dieu ! non !

M. DUPONT, *d'un ton détaché, à sa femme.*

Est-ce qu'elle ne fait pas ses petites affaires elle-même ?

MADAME DUPONT

Oui, oui, oui. Nous ignorons, dans la maison, ce que c'est qu'une note de couturière...

M. DUPONT

Ce qui ne ne l'empêche pas d'être très bonne musicienne.

MADAME DUPONT

Excellente. Elle a une passion pour la grande musique. Ainsi, elle connaît son Wagner sur le bout du doigt.

MADAME MAIRAUT

Wagner ! Diable !...

MADAME DUPONT

Oh ! juste ce qu'il faut pour en parler.

MADAME MAIRAUT

Je sais qu'elle est charmante.

MADAME DUPONT

Et bonne... Vous ne sauriez croire combien cette petite est susceptible d'attachement !

M. DUPONT, *à M. Mairaut.*

Voulez-vous un cigare ?

M. MAIRAUT

Merci, je ne fume pas avant dîner.

M. DUPONT

Prenez toujours. Vous le fumerez après. Ce sont mes ordinaires, mais ils sont passables.

M. MAIRAUT, *acceptant.*

Merci.

MADAME MAIRAUT

Si Antonin n'est pas encore marié, c'est que, son père et moi, nous avons voulu lui trouver une femme digne de lui. La question d'argent, pour nous, ne vient qu'en dernière ligne.

MADAME DUPONT

C'est tout à fait comme nous. Je vois avec plaisir que nous nous entendrons facilement.

MADAME MAIRAUT

Dieu merci, ce ne sont pas les partis les plus riches qui ont manqué à Antonin.

M. DUPONT

De même pour Julie. Malgré le malheur qu'il y a eu dans la famille ?

M. MAIRAUT

Oui, nous savons...

MADAME MAIRAUT

Quel malheur? Nous ne savons rien... Qu'est-ce que tu dis, mon ami?...

M. MAIRAUT

Je disais... Rien... je disais... Non, je ne disais rien.

MADAME MAIRAUT, *à madame Dupont.*

Il y a un malheur dans la famille?

M. DUPONT

Oui. De mon premier mariage, j'ai eu deux filles : l'une, cette grande bête de Caroline, que vous connaissez.

MADAME MAIRAUT

Parfaitement... Et que vous n'avez pu marier.

M. DUPONT

Parce qu'elle ne l'a pas voulu, croyez-le bien. L'autre s'appelait Angèle. A dix-sept ans, elle a commis une faute qu'il devenait impossible de cacher. Je l'ai chassée... (*Très sincère.*) Ça m'a fait de la peine, je vous le jure...

MADAME DUPONT

Il est resté trois jours sans manger.

M. DUPONT, *ému.*

Oui, ça m'a fait de la peine... mais je sais quel est le devoir d'un honnête homme.

MADAME MAIRAUT

Vous en avez eu d'autant plus de mérite... permettez-moi de vous féliciter. (*Poignées de main.*)

M. MAIRAUT

Puisque vous l'aimiez tant que ça, vous auriez peut-être mieux fait de la garder tout de même.

MADAME MAIRAUT

Tu ne penses pas à ce que tu dis, mon ami... (*A M. Dupont.*) Et qu'est-ce qu'elle est devenue?

M. DUPONT

Elle est aux Indes.

MADAME DUPONT, *surprise.*

Aux Indes?

M. DUPONT, *à sa femme.*

Oui, chez sa tante, une sœur de ma première femme. J'ai eu de ses nouvelles... (*A madame Mairaut.*) Indirectement, bien entendu. Voilà...

MADAME MAIRAUT

Je vous le répète, monsieur Dupont, cela est tout à votre honneur... seulement, il y a des gens si drôles... Enfin je ne pense pas que cette révélation doive immédiatement nous faire abandonner immédiatement nos projets. (*A son mari*) Qu'en penses-tu, mon ami ?

M. MAIRAUT

Moi ?

MADAME MAIRAUT

Tu penses comme moi qu'il faut réfléchir, n'est-ce pas ?... (*Un temps.*) Sans vouloir rien engager d'un côté ni de l'autre, et pour n'avoir plus à revenir sur la question d'argent qui m'est odieuse, voulez-vous me permettre une petite question, monsieur Dupont ?

M. DUPONT

Parfaitement, madame Mairaut.

MADAME MAIRAUT

Avez-vous déjà pensé... à ce que vous donneriez à votre fille ?

M. DUPONT

Mon Dieu... oui... comme ça, vaguement.

M. MAIRAUT

Oui. (*Un temps.*)

MADAME MAIRAUT

Et... à peu près... c'est?...

M. DUPONT

Cinquante mille francs.

MADAME MAIRAUT

Cinquante mille francs... (*A son mari.*) Tu entends, monsieur ne donne *que* cinquante mille francs.

M. MAIRAUT

Oui. (*Un temps.*)

MADAME MAIRAUT

Comptant, en espèces, naturellement ?

M. DUPONT

Comptant, vingt-cinq mille... et vingt-cinq mille dans six mois.

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Tu entends?

M. MAIRAUT

Oui.

MADAME MAIRAUT

Ça ne fait plus que vingt-cinq mille francs et une promesse.

M. DUPONT

Vingt-cinq mille francs et ma parole.

MADAME MAIRAUT

Oui, c'est ce que je dis. (*Regard à son mari.*) Dans ces conditions-là, nous regrettons beaucoup... Mais M. Mairaut se refuse... C'est vraiment trop peu.

M. DUPONT

Combien donnez-vous à M. Antonin ?

MADAME MAIRAUT

Oh ! pas un sou... Ça, nous sommes très nets et très francs... Lorsqu'il sera marié, son père le prendra comme associé... et c'est la dot de sa femme qui sera sa mise de fonds.

M. MAIRAUT

Nous vous disons la vérité telle qu'elle est.

MADAME MAIRAUT

Antonin n'aura rien que ce qui pourra lui revenir après nous.

MADAME DUPONT

Et, Dieu merci, vous êtes tous les deux en très bonne santé.

MADAME MAIRAUT, *s'excusant.*

Mon Dieu, oui.

MADAME DUPONT

Il a un oncle, je crois ?

MADAME MAIRAUT

Oui, madame.

M. MAIRAUT

Oui, l'oncle Maréchal.

M. DUPONT

On dit que M. Maréchal aime beaucoup M. Antonin.

MADAME MAIRAUT

Beaucoup.

M. MAIRAUT

Beaucoup.

M. DUPONT

Il est riche, à ce qu'on dit.

MADAME MAIRAUT

A ce qu'on dit.

M. MAIRAUT

Nous n'avons pas compté avec lui, n'est-ce pas?

MADAME DUPONT

Et naturellement, M. Maréchal laisserait tout ce qu'il a à son neveu.

M. *et* MADAME MAIRAUT, *ensemble.*

Oh! ça, oui... Nous le garantissons. Il lui laisserait tout ce qu'il a....

MADAME DUPONT

M. Maréchal est très influent à la Préfecture?

MADAME MAIRAUT

Oui... Mais tout cela est parler pour ne rien dire... A vingt-cinq mille francs, nous ne pouvons pas.

M. DUPONT

Je regrette...

MADAME MAIRAUT

Nous aussi... (*Elle se lève. A son mari.*) Allons, mon ami, nous allons prendre congé...

M. DUPONT

J'irai peut-être jusqu'à trente mille...

MADAME MAIRAUT

Non. A moins de cinquante mille, c'est impossible.

M. DUPONT

Tenez, coupons la poire en deux. Trente mille, et ma maison de campagne de Saint-Laurent.

MADAME MAIRAUT

Elle est inondée deux mois par an.

M. DUPONT

Inondée? jamais !

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Enfin, qu'en penses-tu?...

M. MAIRAUT

Antonin aime tant mademoiselle Julie!

MADAME MAIRAUT

Ah! mon Dieu, si ce n'était pas cela! (*Elle s'assied.*) Mon pauvre enfant! (*Elle pleure.*)

MADAME DUPONT

Ma pauvre petite Julie! (*Elle pleure.*)

M. MAIRAUT, *à M. Dupont.*

Excusez-la... seulement... c'est son fils...

M. DUPONT

Vous pensez si je vous comprends...

MADAME MAIRAUT, *en s'essuyant les yeux.*

Et naturellement, les autres vingt-cinq mille dans six mois?

MADAME DUPONT

Naturellement.

MADAME MAIRAUT

Sous quel régime les marions-nous ?

M. DUPONT

Là-dessus, j'ai des idées bien arrêtées.

M. MAIRAUT

Moi aussi.

M. DUPONT

La séparation de biens.

M. MAIRAUT

La séparation de biens ? (*Silence étonné.*)

M. DUPONT

Oui...

M. MAIRAUT

Ah ! la séparation de...

M. DUPONT

Vous tenez à...

M. MAIRAUT

J'y tiens... j'y tiens... A moins que vous ne préfériez...

M. DUPONT

La communauté...

M. MAIRAUT

C'est cela...

M. DUPONT

C'est cela... il y a, dans le régime de la séparation, je ne sais quoi de choquant... de mesquin...

M. MAIRAUT

C'est cela, de mesquin...

M. DUPONT

De méfiant !...

M. MAIRAUT

N'est-ce pas ?... Alors, voilà qui est entendu ?

M. DUPONT

C'est entendu... La communauté réduite aux acquêts... C'est-à-dire que les premiers vingt-cinq mille francs constitueront la dot.

MADAME MAIRAUT

Et ceux que vous donnerez six mois après, c'est à la communauté que vous les donnerez.

M. DUPONT

Nous ferons un petit contrat.

M. MAIRAUT

Parfaitement. (*Entre Antonin Mairaut, vingt-huit ans, joli garçon, très correct. Salutations.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, ANTONIN

MADAME MAIRAUT

Antonin... (*A M. et madame Dupont.*) Vous permettez que je le mette au courant en deux mots ?

MADAME DUPONT

Faites donc...

MADAME MAIRAUT, *bas, à Antonin.*

Ça y est.

ANTONIN

Combien ?

MADAME MAIRAUT

Trente mille, la maison et vingt-cinq mille dans six mois.

ANTONIN

Bon.

MADAME MAIRAUT

Ça ne dépend plus que de la petite.

ANTONIN

Est-elie romanesque ou positive? Je ne sais pas bien.

MADAME MAIRAUT

Elle est très romanesque et elle est folle de Wagner.

ANTONIN

Diable !

MADAME MAIRAUT

C'est ce que j'ai dit... Mais une fois mariée... mère de famille...

ANTONIN

Oh ! mère de famille... Comme tu y vas ! Ça coûte cher, les enfants, et c'est bien embêtant.

MADAME MAIRAUT

Ne la contrarie pas maintenant. Ne seras-tu pas le maître plus tard ?

ANTONIN

Evidemment.

MADAME MAIRAUT, *revenant auprès de madame Dupont.*

Voilà...

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il a dit ?

MADAME MAIRAUT

Il craint de ne pas plaire à mademoiselle Julie.

M. DUPONT

Quel enfantillage !...

MADAME MAIRAUT

Puis, il reste hésitant à cause du chiffre de la dot.

M. DUPONT

C'est mon dernier mot... (*A sa femme.*) Mais qu'est-ce que fait Julie ?...

MADAME DUPONT

Je vais aller la chercher...

M. DUPONT

Attends. (*Il sonne. A la bonne.*) Voulez-vous prier mademoiselle de venir, si elle est prête ? (*La bonne sort.*)

ANTONIN

Je tiens à vous dire, monsieur et madame, combien je suis flatté de voir que des pourparlers se sont engagés entre mes parents et vous sur une aussi grave question... Je ne sais s'ils aboutiront... mais...

MADAME DUPONT

C'est nous, monsieur, qui... Vous allez la voir, cette pauvre petite... Elle ne se doute de rien...

MADAME MAIRAUT

Nous pourrons les laisser causer un peu en tête à tête.

MADAME DUPONT

C'est cela... Nous allons au bal des Gontier... Elle m'a demandé la permission... La voici... (*Entre Julie.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, JULIE

MADAME DUPONT, *à Julie.*

Ta robe fait un pli. (*Elle l'entraîne à part. — Aux Mairaut.*) Vous permettez ?

JULIE, *bas.*

Eh bien ?

MADAME DUPONT

Ça ne dépend plus que de toi. On va vous laisser causer ensemble. N'oublie pas que c'est ta dernière ressource. Ne rate pas l'occasion.

JULIE

J'ai réfléchi. Je ne veux pas faire comme Caroline... et si, après notre conversation...

MADAME DUPONT

Ne l'effarouche pas... Il est très pratique... Si tu pouvais lui donner l'espérance que tu l'aiderais dans ses travaux de banque...

JULIE

J'ai horreur des chiffres.

MADAME DUPONT

Une fois mariée, tu feras ce que tu voudras.... Rentre un peu cette dentelle qui est fanée. (*Elle baisse la dentelle du corsage de sa fille.*) Et puis, mon Dieu, tu sais... entre fiancés, il y a peut-être des petites choses qu'il se croira permises...

JULIE

Oui. On s'aperçoit que tu me parles bas. Va. (*Madame Dupont revient auprès de madame Mairaut.*)

MADAME MAIRAUT

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MADAME DUPONT

Elle ne se doute de rien.

MADAME MAIRAUT

Laissons-les. (*Haut*).) Il y a bien longtemps, cher monsieur Dupont, que j'avais envie de visiter un atelier d'imprimerie... Est-ce que ?...

M. DUPONT

Si vous voulez bien m'accompagner, madame, je serai heureux...

M. MAIRAUT

C'est cela.

MADAME MAIRAUT

Nous serions six... ce serait tout un cortège, (*Négligemment.*) Les enfants vont rester là ; n'est-ce pas, chère madame ?...

MADAME DUPONT

Parfaitement (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII

JULIE, ANTONIN

ANTONIN, *regardant la partition qui est sur le piano.* Vous aimez Wagner, mademoiselle?

JULIE

Beaucoup.

ANTONIN

Moi, je l'adore.

JULIE

Quel génie ! N'est-ce pas?

ANTONIN

N'est-ce pas?

JULIE

Il est le seul musicien.

ANTONIN

Le plus grand.

JULIE

Non pas : le seul.

ANTONIN

Le seul, en effet. Je vois avec plaisir que nous avons les mêmes goûts artistiques. (*Un temps.*) Vous êtes censée ne rien savoir, n'est-ce pas? Moi aussi.

JULIE

A quel sujet?

ANTONIN

Vos parents ne vous ont rien dit? Les miens non plus, alors.

JULIE

Ils ne m'ont rien dit, mais ils m'ont laissé deviner, peut-être...

ANTONIN

C'est comme moi. Alors, vous voulez bien me permettre de me considérer comme votre fiancé ?

JULIE

Oh! oh! vous allez un peu vite. Il faut d'abord que nous fassions plus ample connaissance.

ANTONIN

Nous avons souvent dansé ensemble.

JULIE

C'est vrai, mais c'est insuffisant.

ANTONIN

Pas pour moi. Depuis la première fois que je vous ai vue... c'était, je crois, au bal de la Préfecture.

JULIE

Non. C'est un dimanche, à la musique, que madame votre mère vous a présenté.

ANTONIN

Peu importe...

JULIE

Je désirerais connaître votre caractère? Voulez-vous... voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions?... Ce n'est peut-être pas très convenable ce que je fais là...

ANTONIN

Mais si, mais si. Parlez.

JULIE

Aimez-vous les enfants?

ANTONIN

Je les adore.

JULIE

... Vrai ?

ANTONIN

Vrai !

JULIE

J'en suis folle. C'est, pour moi, le bonheur et le but de la vie... D'ailleurs, je me fais du mariage une idée plus haute que la plupart des jeunes filles. J'y vois une union parfaite de l'esprit et du cœur.

ANTONIN

Moi aussi.

JULIE

Ils me paraissent monstrueux, ces ménages qui ne sont plus que des associations.

ANTONIN

Monstrueux, vous avez raison.

JULIE

Une dernière question : Aimez-vous le monde ?

ANTONIN

Non. Et vous ?

JULIE

Moi non plus.

ANTONIN

Tant mieux, car j'en ai vraiment par-dessus la tête, moi, des fêtes, des bals... Cependant, si cela était nécessaire pour augmenter nos relations... si cela devait aider au développement de la maison de banque, vous consentiriez...

JULIE

Bien entendu. Quel genre d'opérations faites-vous, dans votre banque ?

ANTONIN

Mais toutes celles qui se font habituellement.

JULIE

J'ai vu sur l'enseigne : les comptes courants, les ordres de bourse...

ANTONIN

L'encaissement des coupons.

JULIE

Ce doit être très intéressant.

ANTONIN

Vous vous intéresseriez à cela ?

JULIE

Oh ! quand j'étais petite, mon père me faisait l'aider à sa comptabilité.

ANTONIN

Et maintenant ?

JULIE

Plus, malheureusement. Il y a un comptable. Je le regrette.

ANTONIN

Savez-vous que vous êtes charmante ?

JULIE

Vous me l'avez dit une fois, déjà.

ANTONIN

Oui. Au bal... Vous aviez une robe qui ressemblait

à celle-ci... Vous êtes jolie... jolie... (*Il lui prend la main.*)

JULIE, *un peu troublée.*

Non...

ANTONIN

Quoi!... Un fiancé... presque votre mari... Laissez-moi vous embrasser.

JULIE

Je vous en prie...

ANTONIN

Allons ! allons !

JULIE, *émue.*

Non, je vous dis.

ANTONIN

Vous avez des bras admirables... (*Il l'attire vers lui.*) Vous savez que vous me rendiez fou, quand nous dansions...

JULIE

Laissez-moi.

ANTONIN, *très excité, à mi voix.*

Restez donc là... Vous êtes adorable. (*Il lui baise le bras. Elle se retire avec brutalité.*)

JULIE

Monsieur...

ANTONIN, *piqué.*

Je vous demande pardon, mademoiselle. (*Un très long silence.*)

JULIE, *après l'avoir regardé longtemps.*

Je vous ai fâché ?

ANTONIN

Mon Dieu... je vois que je vous inspire une telle répugnance... (*Julie, après un court combat intérieur, va à lui.*)

JULIE, *approchant son bras de la bouche d'Antonin, et avec une douleur résignée qu'elle lui cache.*

Tenez!...

ANTONIN, *baisant le bras.*

Oh! que je vous aime!

JULIE

Chut! J'entends nos parents. (*Entrent M. et madame Mairaut et M. et madame Dupont.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, M. ET MADAME MAIRAUT
M. ET MADAME DUPONT

M. DUPONT

Et quand j'aurai les travaux de la préfecture, je doublerai mon chiffre d'affaires.

M. MAIRAUT

Tant mieux, tant mieux.

MADAME MAIRAUT

Nous allons nous retirer, chère madame... Nous abusons, vraiment... Eh bien, Antonin. Tu viens?

ANTONIN, *à Julie, haut.*

Mademoiselle. (*Bas.*) Ma chère Julie... (*La main. Bas à sa mère.*) Elle est charmante... Moi, j'ai été parfait, d'ailleurs... Wagner, les enfants, les petites

fleurs bleues... Elle me croit romanesque... (*Haut, aux Dupont.*) Monsieur et madame Dupont, mes parents auront l'honneur, demain, de venir vous demander pour moi la main de mademoiselle Julie...

M. DUPONT

Alors, à demain... à demain... (*A Antonin.*) Et bien des choses à monsieur votre oncle, si vous le voyez...

ANTONIN

Manquerai pas. (*Salutations. Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

JULIE, M. ET MADAME DUPONT, *puis* CAROLINE.

M. DUPONT

Alors, ça y est?

JULIE

Ça y est... Il me plaît beaucoup. Je n'ai pas été trop maladroite, d'ailleurs... Wagner, la banque... Il me croit amoureuse de la banque...

M. DUPONT, *riant.*

Tiens! tu es vraiment ma fille. Embrasse-moi... Et ton père, a-t-il assez bien manœuvré? J'ai obtenu la communauté réduite aux acquêts, c'est-à-dire que si tu divorces ou si tu meurs après l'oncle Maréchal, ta dot nous revient, et la moitié de la succession! Voilà une belle journée... et nous boirons au dessert une bouteille que je sais à la santé de madame Antonin Mairaut.

MADAME DUPONT, *embrassant Julie.*

Ma pauvre fille...

M. DUPONT

Non, mais plains-la!... Et cette grande bête de Caroline, où est-elle fourrée, encore?... Caroline!... Elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle... Caroline!... Elle est encore à peinturlurer des amours sur des assiettes, je parie... (*Caroline paraît.*) Ah! la voilà! Une grosse nouvelle : ta sœur se marie.

CAROLINE

Julie!... C'est vrai?...

JULIE

Oui.

CAROLINE

Ah!

M. DUPONT

Eh bien, c'est tout ce que tu dis?...

CAROLINE

Je suis bien contente, bien contente... (*Elle éclate en sanglots.*)

M. DUPONT

Bon! qu'est-ce qui lui prend?... Tu pleures... tu n'as pas seulement demandé avec qui... Elle épouse M. Antonin Mairaut, le neveu de M. Maréchal...

MADAME DUPONT

Ne pleure pas comme ça...

JULIE

Caroline...

CAROLINE

Fais pas attention... C'est parce que je t'aime bien... Enfin, toi, tu seras heureuse.

JULIE *rêveuse.*

Oui !

M. DUPONT, *à lui-même.*

La morale de tout ça, c'est que l'accident d'Angèle me coûte encore cinq mille francs et ma maison de Saint-Laurent...

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIÈME

Un salon à la campagne. — Un soir de juillet. — Au fond, par les portes vitrées, on aperçoit le jardin fortement éclairé par la lune. — Portes au premier plan et au second plan à gauche. — A droite et au fond, en pan coupé, porte de la chambre à coucher dont on voit en partie le lit. — Cheminée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIN, COURTHEZON, CAROLINE ; *Caroline, à droite, fait un paquet.*

ANTONIN

C'est une affaire entendue, monsieur Courthezon. Je vais écrire ce soir même à ces messieurs.

COURTHEZON

Je vous remercie, monsieur Antonin... Mais écrivez ce soir, je vous en prie : M. Smith part demain.

ANTONIN

J'écrirai ce soir.

(

COURTHEZON

Si j'osais, je vous offrirais d'emporter la lettre : je le mettrais à la poste de la ville...

ANTONIN

Ah! oui. . mais elle est assez difficile à faire et il me faut un peu de temps. Mon ami Lignol, avec qui nous venons de dîner dans le jardin, est forcé de rentrer aujourd'hui ; il la portera.

COURTHEZON

Je vous remercie mille fois.

ANTONIN

Allons prendre le café.

COURTHEZON

Je n'irai pas, si vous le voulez bien, parce qu'alors, je partirai par le train de huit heures neuf... j'irai porter ce soir les porcelaines et les dessins de mademoiselle Caroline...

ANTONIN

Comme vous voudrez. Au revoir.

COURTHEZON

Au revoir, monsieur Antonin, et encore merci. *Antonin sort par le fond.*)

SCÈNE II

COURTHEZON, CAROLINE

CAROLINE

Ne vous impatientez pas, voici le paquet préparé

COURTHEZON

Ah ! ne vous pressez pas, mademoiselle ; je prendrai le train suivant... ça ne me fait rien... j'aime mieux même, parce qu'il y a des troisièmes... Seulement, ça m'ennuyait de retourner à table... M. et madame Mairaut, M. Lignol, tout ce monde m'intimide. Et puis, je suis trop content.

CAROLINE

M. Antonin s'occupe de votre invention ?

COURTHEZON

Oui. J'étais en pourparlers avec une maison de Bordeaux : M. Antonin connaît les patrons... et il veut bien me recommander. Seulement, M. Smith part demain : c'est pourquoi j'insistais.

CAROLINE, *lui donnant un paquet qu'elle vient d'achever.*

Vous êtes bien aimable de vous charger de cela... Voici les porcelaines... et voici le projet qu'on m'a demandé. Vous m'excuserez auprès de ces messieurs. J'ai été un peu malade.

COURTHEZON

Malade ?

CAROLINE

Pas malade si vous voulez; mais, enfin, le médecin a dit que j'avais besoin de l'air de la campagne. Julie et son mari ont été très bons ; ils m'ont fait venir ici : voilà huit jours que j'y suis. Je vais beaucoup mieux.

COURTHEZON

Ils ne pouvaient pas vous laisser crever toute seule

dans votre petite chambre. (*Un temps.*) Quelle idée vous aviez eue d'aller vivre comme ça, à part...

CAROLINE

J'ai mieux aimé... après le mariage de Julie... j'ai préféré...

COURTHEZON

Sans compter que cela doit vous coûter plus cher.

CAROLINE

Que voulez-vous! (*Un temps.*) Vous allez avoir beau temps pour vous en retourner... Un clair de lune... On y voit comme en plein jour.

COURTHEZON, *revenant.*

Mon Dieu! j'allais oublier... j'ai une lettre pour M. Dupont... Il est parti de bonne heure, tantôt, pour aller voir un de ses clients qui demeure par ici, et elle est arrivée lorsqu'il venait de partir. N'oubliez pas de la lui remettre; ça concerne les travaux de la Préfecture.

CAROLINE

Les travaux de la Préfecture! Je crois bien que c'est important!

COURTHEZON

Cette fois, je me sauve... Au revoir, mademoiselle Caro...

CAROLINE

Au revoir, monsieur Courthezon. (*Courthezon sort.*)

SCÈNE III

CAROLINE, *seule, puis* ANTONIN, LIGNOL, JULIE, M. ET MADAME MAIRAUT. *Courthezon parti, Caroline va se rasseoir, Elle esquisse ensuite un très léger signe de croix, ferme les yeux et s'absorbe, immobile, dans une courte prière mentale. Après quelques secondes, nouvelle indication de signe de croix. Tout cela très discret. Entrent, par le fond, Lignol donnant le bras à Julie, Antonin, puis M. et madame Mairaut.*

ANTONIN

Je vous assure qu'on sera mieux ici que dans le jardin. Il commençait à faire frais. (*A Lignol.*) Tu peux fumer...

LIGNOL

On aurait très bien pu rester dehors...

ANTONIN

Pour que Julie attrape froid, n'est-ce pas?

JULIE

Vraiment, mon ami, je t'assure...

ANTONIN

Je sais ce que je dis. Tu es à peine couverte. (*Il lui touche le bras.*) Tu n'as sur la peau que ton corsage... (*A sa mère.*) Tiens, maman, regarde si c'est raisonnable !...

MADAME MAIRAUT

En effet.

ANTONIN

Tu vois... Touche, Lignol, touche...

JULIE

Mon ami...

ANTONIN

Et, même ici, tu devrais te couvrir... un châle, un fichu.

JULIE

Ici ! tu es fou.

ANTONIN

Tu devrais mettre un fichu.

LIGNOL

Mais voyons, Antonin, madame n'a pas froid...

ANTONIN

Enfin !

MADAME MAIRAUT

Je vous fais mon compliment, ma chère petite; votre robe est d'un goût...

JULIE

Elle vient de chez madame Raimond...

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Tiens !... Je croyais qu'elle faisait ses petites affaires elle-même...

LIGNOL, *à Julie.*

Vous savez, madame, que vous ne m'avez pas convaincu...

JULIE

Admettons que j'aie tort. (*Ils remontent en causant avec Antonin.*)

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Et c'est toi qui m'as poussée à ce mariage-là...

M. MAIRAUT

Moi ?

MADAME MAIRAUT

Chez ses parents, il n'entrait jamais une note de couturière, paraît-il... Ah! non! c'est trop à la fois! S'apercevoir de ça le jour où la rivière monte, où le mur est menacé!

M. MAIRAUT

Crois-tu?

MADAME MAIRAUT

Toute la maison tombe en ruines... et cet imbécile qui...

M. MAIRAUT

Quel imbécile?

MADAME MAIRAUT

Ton fils, parbleu, qui s'avise d'y faire installer l'électricité!

ANTONIN, *dans le fond, à Lignol.*

Tu n'as pas vu... j'ai fait installer l'électricité... Grâce à la chute d'eau... Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi nous restons dans la nuit... Tu vas voir! (*Il tourne un bouton : lumière.*) Ah!... ce n'est pas joli?

LIGNOL

Si, si, c'est très joli... (*Ils continuent à causer à voix basse.*)

MADAME MAIRAUT

Si la rivière monte encore de deux doigts, les quatre cents mètres de murs sont à bas!

M. MAIRAUT

Quatre cents mètres!

MADAME MAIRAUT

Oh! tu pourras dire que tu t'es assez laissé rouler!

M. MAIRAUT

Oh! oh!

MADAME MAIRAUT

Elle ne sait rien faire de ses dix doigts et la maison coûtera plus cher de réparations qu'elle ne vaut de loyer... Quand je pense que j'ai été assez bête pour t'écouter... Tu n'as rien entendu?

M. MAIRAUT

Non.

MADAME MAIRAUT

Le mur! Ecoute!... (*Ils écoutent.*)

JULIE, *descendant avec Lignol et Antonin.*

Oui, vous le voyez, nous sommes assez gentiment installés.

MADAME MAIRAUT

Assez gentiment installés! (*A son mari.*) Viens avec moi, passons par ici. Je suis certaine que le mur est par terre. Si c'est vrai, nous allons avoir avec les Dupont une explication qui ne sera pas piquée des vers, je te le garantis! (*Haut.*) Mon mari se trouve un peu incommodé par la chaleur; il vous demande la permission d'aller faire un petit tour de jardin. Vous voulez bien?... Oh! ce n'est rien... ce n'est rien...

M. MAIRAUT

Rien du tout...

ANTONIN

C'est cela; profitez du bon air pendant que vous êtes à la campagne. Ne soyez pas trop longtemps; vous savez que nous attendons une visite.

MADAME MAIRAUT

Sois tranquille. (*Les Mairaut sortent.*)

SCÈNE IV

ANTONIN, JULIE, LIGNOL, CAROLINE

ANTONIN

Ici, l'escalier qui va aux chambres du premier, et sortie dans le jardin. (*Allant à la porte.*) Ici, notre chambre à coucher.

JULIE, *très discrètement, sans se laisser voir de Lignol.*

Antonin!

ANTONIN, *à voix haute.*

Laisse donc... Il sait bien ce que c'est... (*Il ouvre la porte. A Lignol.*) Regarde...

LIGNOL

Charmant...

ANTONIN

Un vrai nid, hein? Le nid des amoureux. Le nid des amoureux. (*A sa femme.*) Embrasse-moi.

JULIE

Mais...

ANTONIN

Embrasse-moi!

JULIE, *très douce.*

Nous ne sommes pas seuls, voyons.

ANTONIN

Lignol permet. N'est-ce pas, tu permets?

LIGNOL

Tu ne m'as pas demandé la permission pendant le dîner.

ANTONIN, *à Julie, souriant.*

Allons! C'est ton devoir! (*Elle l'embrasse.*) Maintenant, va préparer le service à bière.

JULIE

Je vais envoyer la bonne. J'aime mieux, moi, rester ici, causer avec vous.

ANTONIN

D'abord, la bonne ne sait pas où il est, puisqu'on ne l'a pas encore déballé. (*A Lignol.*) C'est un cadeau de noces que nous inaugurons ce soir.

LIGNOL

Pas pour moi, puisque je m'en vais.

ANTONIN

Pas pour toi; toi, tu n'es qu'un ami: on ne fait pas de cérémonies avec toi; pour M. et madame Pouchelet — M. Pouchelet, le jeune conseiller général — qui viennent nous rendre visite : c'est la première fois.

LIGNOL

Si tard?

ANTONIN

En rentrant chez eux. Ils dînent chez le préfet et ce sont des voisins. Très riches... très puissants... des relations à ménager... Qu'est-ce que je disais?... (*A Julie.*) Oui. D'abord, la bonne ne sait pas... et ensuite, j'aime mieux que ce soit toi : elle n'aurait qu'à le casser.

JULIE, *doutant.*

Oh! oh!

ANTONIN

C'est encore ton devoir.

JULIE

Alors... A tout à l'heure, monsieur Lignol... (*Elle sort.*)

CAROLINE, *à Antonin.*

Monsieur Antonin, n'oubliez pas la lettre pour M. Courthezon?

ANTONIN

Ah! oui...

CAROLINE

Si vous écrivez, je suis certaine qu'il réussira.

ANTONIN

Soyez tranquille.

CAROLINE

Je vais retrouver Julie.

ANTONIN

Vous feriez mieux, je pense, d'aller un peu vous parer... vous rendre belle... pour que M. et madame Pouchelet trouvent ici un air de fête.

CAROLINE, *un peu interdite, regardant sa toilette.*

Mais... (*Un temps.*) J'y vais, j'y vais... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

ANTONIN, LIGNOL

LIGNOL

Qui est-ce, cette dame, qui n'a pas dit un mot pendant le dîner?

ANTONIN, *négligemment.*

Une parente pauvre. Un type de vieille fille dévote... Et à cheval sur les principes, mon cher!... Figure-toi... Mon Dieu, je puis bien te dire cela, à toi. (*Un peu honteux.*) Elle travaille pour vivre.

LIGNOL

Ça ne la déshonore pas.

ANTONIN

Je sais bien, parbleu!... Elle peint... des petits amours, sur de la porcelaine... Ça me fait tordre... Toi, pas?... L'autre jour, on lui offre des travaux beaucoup mieux payés que ceux qu'elle fait en ce moment... Elle a refusé... Sais-tu pourquoi?

LIGNOL

Non.

ANTONIN

Parce que la patronne est une femme divorcée!... (*Il rit.*) Ça me fait plaisir de te voir... (*Une claque sur l'épaule.*) Non! là, vrai, ça me fait plaisir.

LIGNOL

Moi aussi... (*Un temps.*) Dis donc, elle est charmante, ta femme!

ANTONIN, *fat.*

Elle est assez gentille, n'est-ce pas?

LIGNOL

Et non seulement jolie, mais intelligente.

ANTONIN

Ne te moque pas de moi.

LIGNOL

Je ne me moque pas de toi.

ANTONIN

Si, tu te moques de moi... Mais je te préviens que je m'en aperçois... Je sais très bien que Julie est bête... c'est même un peu à cause de cette qualité que je l'ai épousée. Elle est bête. On ne peut pas lui retirer cela.

LIGNOL

Mais non. Elle a beaucoup lu...

ANTONIN

Ah! oui, elle lit; ça, c'est exact. Elle lit tout ce qui lui tombe sous la main. Avant son mariage, elle dévorait les épreuves de son père. Elle a déniché ici une bibliothèque laissée par un vieux fou à qui M. Dupont a acheté la maison. Tous les livres y ont passé...

LIGNOL

Mais...

ANTONIN

Mais elle ne comprend pas un mot de tout ce qu'elle lit. Pas un mot. L'autre jour, je regarde le nom de l'auteur du livre qu'elle tenait... c'était Stuart Mill... Tu connais, Stuart Mill?

LIGNOL

Oui.

ANTONIN

Moi aussi, de nom... mais je ne l'ai jamais lu... Je te le répète, Julie est bête... Seulement, elle est jolie et elle porte assez bien la toilette. Ajoute qu'avec un peu de patience, j'en ferai une bonne ménagère... Je ne lui demande rien de plus.

LIGNOL

A la bonne heure!... Eh bien, mon petit, si tu crois avoir épousé une femme bête, tu es volé.

ANTONIN

Qu'en sais-tu?

LIGNOL

J'ai bavardé avec elle, pendant que tu recevais ton inventeur.

ANTONIN

Allons donc! elle a parlé?

LIGNOL

Beaucoup.

ANTONIN

Tu m'étonnes. Quand nous sommes ensemble, elle ne trouve rien à dire.

LIGNOL

Et toi?

ANTONIN

Moi non plus.

LIGNOL

Diable!

ANTONIN

J'ai toujours peur de la froisser... Tu comprends, moi, je ne sais pas... Je ne la connais pas.

LIGNOL

Après cinq mois de mariage?

ANTONIN

Quatre mois et huit jours... La semaine, je suis pris par mes affaires. Ses parents et les miens vien-

nent tous les samedis soir pour passer la journée du dimanche avec nous... M. et madame Dupont n'ont pas pu venir pour dîner, mais ils ne tarderont pas... Quand nous sommes seuls, j'essaie bien un sujet de conversation, mais je... je vais dans son esprit comme à tâtons... ça me fatigue. Alors...

LIGNOL

Alors ?

ANTONIN

Alors, je m'arrête... et je l'embrasse...

LIGNOL

Tu es très amoureux ?...

ANTONIN

Très.

LIGNOL

Et elle ?

ANTONIN

Emballée à fond...

LIGNOL

Heureux homme !...

ANTONIN

Pour le reste, il nous faut le temps, tu comprends. Elle ignore mes goûts, j'ignore les siens...

LIGNOL

De quoi avez-vous parlé, pendant les fiançailles ?

ANTONIN

Les fiançailles, elles ont duré trois semaines ; juste le temps de discuter les intérêts.

LIGNOL

Sous ce rapport-là, tu es renseigné, je suppose.

ANTONIN

Tu penses... J'ai même fait une bonne affaire. (*Il rit.*) Maman et moi... (*Rire.*) Si tu savais, maman et moi, comme nous avons roulé les Dupont!... (*Rire.*)

LIGNOL

Chut !... voilà ta femme. (*Entre Julie.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, JULIE

LIGNOL, *prenant congé.*

Me voici forcé de partir, madame.

ANTONIN

Et ma lettre pour Courthezon !... (*Regard à sa montre.*) Tu as encore vingt minutes.

LIGNOL

Tu es certain ?

ANTONIN

Certain... Attends-moi... Je vais écrire ma lettre et je t'accompage à la gare... Elle est à deux pas, tu sais bien... (*Il sort.*)

SCÈNE VII

LIGNOL, JULIE

JULIE

Grâce à vous, monsieur Lignol, nous aurons passé une bonne soirée.

LIGNOL

Vous voulez me flatter, chère madame. Je sais bien que j'ai été un trouble-fête.

JULIE

Pas du tout. Depuis mon mariage, je n'avais pas autant parlé.

LIGNOL

Oui. Antonin est peu bavard.

JULIE

Il y a longtemps que vous le connaissez ?

LIGNOL

Quinze ans. C'est mon ami intime... presque un frère.

JULIE

Dites-moi... Le croyez-vous sincèrement religieux ?

LIGNOL

Lui !... (*Il pouffe de rire.*) Pas pour deux sous d'idéal...

JULIE

Oh !... pas pour deux sous d'idéal... Il aime la musique, cependant, et la bonne... Wagner...

LIGNOL

Il aime la musique militaire et l'opérette...

JULIE, *surprise.*

Ah !...

LIGNOL

Ça vous surprend ?... Je dois ajouter, pour être juste, qu'il a su jouer de l'accordéon... Je vous dis : Antonin est un bon garçon, mais terre-à-terre, prosaïque...

JULIE, *riant.*

Eh bien, vous êtes gentil pour vos amis, vous !

LIGNOL

Ça m'enrage qu'il possède un trésor comme vous et qu'il n'ait pas l'air de s'en douter. Ah ! lorsque je me marierai...

JULIE

Vous vous mariez prochainement?

LIGNOL

Je ne sais pas. (*Rêveur.*) Si je rencontrais une femme comme vous, avec laquelle je pourrais causer de tout ce qui n'est pas la platitude de l'existence, de tout ce qui nous élève... je ne dis pas...

JULIE

Cherchez; vous n'aurez pas de mal à trouver mieux, allez !

LIGNOL

Et jolie, avec ça, jolie comme vous l'êtes... car vous êtes vraiment jolie, vous savez...

JULIE, *toujours enjouée.*

Est-ce que, par hasard, vous me feriez la cour ?

LIGNOL

Si c'est vous faire la cour que de céder à un entraînement irrésistible... à un amour...

JULIE, *riant.*

Allons, vous n'aurez pas perdu votre temps, vous, pour essayer de remplir tout à fait votre rôle d'ami de la maison... (*Toujours gaie.*) Ne vous fatiguez pas, mon cher monsieur; vous gaspilleriez un tas de belles

paroles que vous pourriez mieux employer ailleurs. J'ai des idées d'un autre temps sur le mariage...

LIGNOL

Ce sont certainement des idées spirituelles et élevées...

JULIE

Merci, vous me comblez... Mais vous vous trompez. Ce sont des idées toutes simples. Je rêve d'aimer beaucoup mes enfants et beaucoup mon mari.

LIGNOL

« Mes enfants ? »

JULIE, *très sincère, un peu émue.*

Surtout. Le jour... ça vous paraîtra bête ce que je vais vous dire là... le jour où mon premier viendra au monde, ce sera le plus beau jour de ma vie... Alors, vous voyez, monsieur Lignol...

LIGNOL

Bah ! nous nous reverrons.

JULIE, *riant.*

Oh !... quand vous voudrez. (*Entre Antonin.*)

SCÈNE VIII

JULIE, LIGNOL, ANTONIN, *puis* CAROLINE,
M. ET MADAME DUPONT

ANTONIN

Voici la lettre. Tu auras alors la complaisance de la mettre à la poste... Tu n'as plus guère que le temps...

LIGNOL

Compte sur moi.

ANTONIN

Je vais t'accompagner à la gare.

LIGNOL

Mais non... Tu vas laisser madame seule.

ANTONIN

Elle m'excusera. Viens... En même temps, je regarderai si l'on voit arriver M. et madame Pouchelet. Ta canne, ton chapeau sont dans l'antichambre...

LIGNOL

Oui. (*A Julie.*) Au revoir, madame... (*A Antonin.*) J'aurais voulu aussi saluer mademoiselle... (*Etonnement d'Antonin.*) cette demoiselle qui a dîné avec nous...

ANTONIN

Oh! Caro !... Nous lui dirons... Tiens, la voici. (*Entre Caroline.*)

LIGNOL, *à la porte du fond.*

Mademoiselle... (*Entrent M. et madame Dupont.*)

ANTONIN, *à la porte, présentant vaguement.*

Mon ami Lignol... forcé de partir tout de suite.

LIGNOL

Désolé... (*Il sort avec Antonin.*)

SCÈNE IX

CAROLINE, JULIE, M. et MADAME DUPONT

M. DUPONT

Ah ! Caroline... Te voilà... Une bonne nouvelle. Ta tante est morte. Ta tante des Indes... Tu hérites... avec Angèle... Oh ! pas grand'chose, soixante mille francs à vous deux. Moi, rien ; elle n'a jamais pu me souffrir... Eh bien, qu'est-ce que tu as? Allons... tu ne vas pas pleurer ta tante : il y a vingt-cinq ans que tu ne l'as pas vue... C'est une aubaine... une aubaine pour toi... Dans tout ça, moi, je ne recueillerai que des désagréments, comme toujours. (*Geste de Caro.*) Evidemment ! il faut que ta sœur Angèle vienne de Paris.

MADAME DUPONT

Elle n'est donc pas aux Indes ?

M. DUPONT

Aux Indes... Qu'est-ce que tu racontes ?... Elle est à Paris. Elle n'a jamais quitté Paris... Qu'est-ce qu'elle serait allé faire aux Indes ?... (*A Caroline.*) Il faut que ta sœur Angèle vienne de Paris, parce que, dans l'héritage, il y a un immeuble... On le vendra, naturellement, mais il faudra que je voie Angèle... Ça fera parler dans le pays. Il y a des gens qui ne savent pas que j'ai trois filles. (*A Julie.*) Tu as encore de la chance, toi, que cette histoire-là ne soit pas arrivée avant ton mariage.

CAROLINE

Il faut qu'elle vienne ?

M. DUPONT

Oui. Il est indispensable que vous alliez toutes les deux ensemble chez le notaire.

CAROLINE

Je n'irai pas chez le notaire.

M. DUPONT

Si tu refuses d'y aller, tu empêches Angèle de toucher ce qui lui revient... Et elle en a besoin...

CAROLINE

Alors... je ne dis pas non ; je verrai, je réfléchirai... je consulterai quelqu'un... Ne parlons plus de cela... (*A son père.*) Je te donnerai une réponse demain.

M. DUPONT

Comme tu voudras... Et pas un mot. . vous entendez?... Julie... tu entends ?...

JULIE

Je te promets.

CAROLINE

C'est une lettre que Courthezon a apportée... pour les travaux de la Préfecture.

M. DUPONT. *Il lit.*

Flambés ! c'est Dumoulin qui est adjudicataire... Bon sang de bon sang !... Je m'y attendais !... Oui, je m'y attendais !... L'oncle Maréchal l'a fait exprès, parbleu ! (*A Julie.*) Voilà combien de temps que je te dis d'aller lui rendre visite !... Y es-tu allée ?... Non !... Et Antonin ?... non plus ! Et ses parents?

non plus !... Il se venge et il a raison ! Et si ça continue, l'héritage nous passera devant le nez ! Pourquoi n'as-tu pas été le voir ?

JULIE

Les parents d'Antonin n'ont pas voulu.

M. DUPONT

Ah ! ils n'ont pas voulu ! Eh bien, je vais leur dire deux mots, moi, aux parents d'Antonin ; tu vas voir ça !... Je fais mon devoir, moi ; je vais le voir, moi, l'oncle Maréchal ; je fais sa partie, moi, à ce vieillard, bien que ça ne m'amuse pas tous les jours !... Ah ! ils n'ont pas voulu !... Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe... Et toi... tu es assez bornée pour les écouter !... Comment, je te fais faire un mariage inespéré... Je roule les Mairaut...

MADAME DUPONT, *effrayée, regardant autour d'elle.*

Chut !

M. DUPONT

Je n'ai pas roulé les Mairaut ?

MADAME DUPONT

Enfin !... ne le dis pas si haut.

M. DUPONT

Ils ne sont pas là... Et quand même ! Le mariage est fait, n'est-ce pas ?... (*A voix basse, mais avec la même passion.*) Je roule les Mairaut...

MADAME DUPONT

Es-tu bien sûr ?

M. DUPONT

C'est trop fort !... Je ne les ai pas roulés ? Je les

ai roulés comme dans de la farine? tu entends; comme dans de la farine! (*Entre la bonne.*)

LA BONNE, *à Julie.*

Madame, c'est pour la bière.

JULIE

J'y vais. Viens-tu, Caro?

CAROLINE

Oui. (*Elles sortent.*)

M. DUPONT

Comme dans de la farine!...

MADAME DUPONT

Chut! les voici.

M. DUPONT

Les voici?... Nous allons rire!... (*Entrent les Mairaut.*)

SCÈNE X

JULIE, CAROLINE, M. ET MADAME DUPONT, M. ET MADAME MAIRAUT

MADAME MAIRAUT

Ah! vous voilà!... Ça y est, le mur est par terre!

M. DUPONT

Il n'est pas question de mur!

MADAME MAIRAUT

Parbleu! Ce n'est plus vous qui payez les réparations.

M. DUPONT

Il n'est pas question de mur! Il s'agit d'une chose

plus grave. Monsieur et madame Mairaut, j'ai le regret de vous dire que vous êtes des êtres inintelligents ou des parents sans entrailles.

MADAME MAIRAUT

C'est vous qui allez nous insulter, lorsque...

M. DUPONT

J'aime mes enfants, moi! et, quand il s'agit de leurs intérêts, je sais ménager les personnes qui peuvent les avantager plus tard.

MADAME MAIRAUT, *après réflexion.*

J'y suis... C'est pour l'oncle Maréchal que vous dites ça?

M. DUPONT

Non. C'est pour le roi de Prusse.

MADAME MAIRAUT

Pour le roi de Prusse! (*Elle éclate de rire.*)

M. MAIRAUT

Allons, Charlotte, ne ris pas comme ça!

MADAME MAIRAUT

Qui est-ce qui m'empêcherait de rire? Ce n'est pas toi, toujours. (*Regardant Dupont et pouffant.*) Ni monsieur.

M. DUPONT

Eh bien... puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vais vous dire tout net ma façon de penser. Vous êtes deux égoïstes ou deux nigauds.

M. MAIRAUT

Monsieur Dupont!

MADAME MAIRAUT

Tais-toi... Je vais calmer monsieur.

MADAME DUPONT

Mon ami...

M. DUPONT

Fiche-moi la paix... Oui, deux égoïstes ou deux nigauds !

MADAME MAIRAUT

Parce que ?

M. DUPONT

L'oncle Maréchal est-il, oui ou non, un oncle à héritage ?

MADAME MAIRAUT, *nettement, après un silence.*

Non.

M. DUPONT, *démonté.*

Comment, non ?... Je vous demande...

MADAME MAIRAUT

J'ai parfaitement entendu et je vous réponds : non.

M. DUPONT

Il n'a pas deux cent mille francs ?

MADAME MAIRAUT

Il les a eus, mais il ne les a plus. Il a tout perdu.

M. DUPONT

Tout !... Si c'était vrai...

MADAME MAIRAUT

C'est même pour cela que nous n'allons pas perdre notre temps chez lui.

M. DUPONT

Mais alors... je m'explique... Mais alors... (*Un temps. Se dominant.*) Depuis combien de temps est-il ruiné ?

MADAME MAIRAUT

Depuis le Panama.

M. DUPONT

Depuis le Panama!... Dans ce cas... il y a six mois, vous le saviez?

MADAME MAIRAUT

Nous le savions.

M. DUPONT

Et vous ne me l'avez pas dit?

MADAME MAIRAUT

Me l'avez-vous demandé?

M. DUPONT

Vous deviez me prévenir! c'est de la malhonnêteté!

MADAME MAIRAUT

Vous dites?

M. DUPONT

J'ai été volé!

MADAME MAIRAUT

Volé!

M. DUPONT

Oui, volé!

MADAME MAIRAUT

Par exemple! Nous vous valons bien, je suppose. Notre banque vaut votre imprimerie, j'imagine?

M. DUPONT

Ce n'est pas ce qu'on dit... Et, à ce propos, je vais, si vous le permettez, vous demander un renseignement...

MADAME MAIRAUT

C'est inutile. Je n'ai plus rien à vous dire et je vais raconter à mon fils comment vous nous traitez.

MADAME DUPONT

Madame Mairaut !...

MADAME MAIRAUT

Viens-tu, Alfred ? (*Derrière madame Mairaut, M. Mairaut s'excuse d'un geste désolé. Elle sort par le fond avec M. Mairaut.*)

SCÈNE XI

M. DUPONT, MADAME DUPONT, JULIE

MADAME DUPONT

Eh bien ?

M. DUPONT

Eh bien, quoi ? Veux-tu que je te dise ? Après réflexion, je suis enchanté que les choses se passent comme ça, et je ne regrette rien... au contraire.

MADAME DUPONT

Je ne comprends pas...

M. DUPONT

Bien entendu. Tu ne comprends pas... Tu comprendras plus tard... (*Entre Julie.*) Il s'agit de toi... On dit que les affaires de ton mari vont mal. Est-ce vrai ?

JULIE

Je n'en sais rien.

M. DUPONT

Tu sais peut-être bien s'il est vrai qu'il se soit laissé pincer dans la faillite Bourdin.

JULIE

Non.

M. DUPONT

C'est trop fort! Alors, qu'est-ce que vous vous dites, à table?

JULIE

Rien.

M. DUPONT

Tu as bien remarqué s'il était préoccupé, soucieux, ou s'il était comme à l'habitude.

JULIE

J'ignore comment il est d'habitude : il n'y a que six mois que je le connais.

M. DUPONT

Tu vas lui demander de te mettre au courant.

JULIE

A quoi bon?

M. DUPONT

Tu vas le lui demander. Tu auras des enfants, plus tard, n'est-ce pas?

JULIE, *avec un grand soupir.*

Ah! si je savais ne pas en avoir, je crois que j'irais me jeter à l'eau tout de suite.

M. DUPONT

Ce serait une bêtise. Mais je n'insiste pas... Eh

bien, si tu ne veux pas que tes enfants manquent de tout, surveille les affaires de ton mari.

JULIE

Bien, je le ferai. (*Entre Antonin.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANTONIN

ANTONIN, *d'un ton de reproche très doux.*

Voyons, monsieur Dupont : c'est très embêtant... Voilà maintenant que mes parents viennent se plaindre que vous les appelez « voleurs ». Vous comprenez que ce n'est vraiment pas drôle pour moi de ne pas pouvoir passer un dimanche tranquille à la campagne. Dès le samedi soir, vous vous disputez... Enfin... voleurs... voyons, monsieur Dupont, on n'appelle pas les gens voleurs... Ils se fâchent et ils ont raison, après tout !

M. DUPONT

Oh ! voilà-t-il pas une affaire... !

ANTONIN

Maman est furieuse...

M. DUPONT

Elle a tort... Vous savez bien ce que c'est lorsqu'on discute : un mot en amène un autre... on dit des choses qu'on ne pense qu'à moitié... Tenez, je vais vous prouver que je ne suis pas un esprit à idées étroites : je vais aller exprimer mes regrets à madame Mairaut. (*A sa femme.*) Viens. C'est toi qui parleras...

ANTONIN

Mettez-vous à ma place... Ce n'est pas amusant pour moi, vraiment...

M. DUPONT, *supérieur.*

Parfaitement. (*Il va pour sortir avec madame Dupont.*)

ANTONIN, *au fond, les rappelant.*

Voici M. et madame Pouchelet. Attendez... (*Il va à la porte de droite. A ses parents.*) Venez! Les voici!... M. Dupont allait vous exprimer ses regrets... C'est un malentendu... Je vous en prie, pas de scandale devant eux... (*A Julie.*) Sois aimable, hein? (*Julie sort pour aller au-devant des arrivants. M. et madame Mairaut entrent par la droite en même temps que M. et madame Pouchelet par le fond, où Julie les débarrasse. M. Pouchelet est en habit, madame Pouchelet en toilette de bal.*)

SCÈNE XIII

JULIE, ANTONIN, M. ET MADAME DUPONT,
M. ET MADAME POUCHELET, *puis* CAROLINE

JULIE

Nous sommes extrêmement touchés, mon mari et moi, de l'honneur que vous nous faites...

M. POUCHELET

Il a fallu que j'aie promis à M. Antonin Mairaut : le préfet nous a gardés plus longtemps que nous n'aurions voulu, et nous, nous n'avons pas l'habitude de

nous coucher à ces heures-là. Nous ne resterons qu'un moment.

MADAME MAIRAUT, *avançant une chaise à madame Pouchelet.*

Vous prendrez bien la peine de vous asseoir.

ANTONIN, *de même, à M. Pouchelet.*

Le préfet était trop content d'avoir auprès de lui un homme de votre valeur...

M. POUCHELET

Oui, il s'agissait du déclassement des routes départementales.

ANTONIN, *avec un intérêt joué.*

Ah! vraiment!

MADAME MAIRAUT, *de même.*

Des routes départementales!...

ANTONIN

C'est du plus haut intérêt et vous êtes mieux que personne à même de le renseigner...

M. POUCHELET

Oui, je ne suis pas tout à fait un ignorant à ce sujet.

M. DUPONT

C'est une question dont je me suis moi-même très occupé. J'ai imprimé il y a douze ans...

M. POUCHELET

Je compte faire là-dessus ..

M. DUPONT

... treize ans.

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Ecoute donc, mon ami, ce que dit monsieur Pouchelet.

M. MAIRAUT

J'écoute, j'écoute...

M. POUCHELET

Je compte faire là-dessus un grand discours au Conseil général. Vous le lirez...

ANTONIN

Vous pensez si nous le lirons ! N'est-ce pas, Julie ?

M. POUCHELET

Oh ! madame, ce n'est pas là une lecture pour vous.

ANTONIN

Pourquoi pas ? Ma femme est très sérieuse : elle n'aime que les lectures graves. Ainsi, je l'ai surprise penchée sur je ne sais plus quel auteur anglais... Rappelle-moi le nom, ma chérie...

JULIE

Peu importe...

ANTONIN, *allant à Julie, très détaillé.*

C'est que c'est une excellente femme que la mienne... N'est-ce pas, ma chérie ?... Tu n'as pas froid, au moins ?... Je te le dis toujours, tu ne te couvres pas assez. (*A M. Pouchelet.*) Elle est charmante... Et elle aime son mari... (*A Julie.*) N'est-ce pas que tu aimes ton mari ?

MADAME MAIRAUT

Antonin... si tu offrais des rafraîchissements...

ANTONIN

Oui, maman. (*A sa femme.*) Des rafraîchissements... (*Julie va sonner. La bonne entre presque aussitôt avec le service à bière.*)

JULIE, *à la bonne.*

Mettez là...

ANTONIN, *à madame Pouchelet.*

Vous voyez, madame. Nous sommes à peine installés et cependant on n'attend pas pour le service... Un verre de bière... (*On passe les verres de bière que Julie vient de verser. Entre Caroline.*)

M. DUPONT

Monsieur Pouchelet, permettez-moi de vous présenter ma seconde fille, Caroline.

M. POUCHELET

Madame.

ANTONIN, *rectifiant*

Mademoiselle... Mademoiselle Caroline n'a pas voulu se marier pour se consacrer tout entière à son art...

MADAME POUCHELET

Vous êtes artiste, mademoiselle? Je suis ravie : j'aime tant les artistes...

CAROLINE

Oh ! madame, je peins un peu sur porcelaine.

ANTONIN

Et ma belle-sœur, ma foi, s'en tire fort bien...

M. POUCHELET

Vous devriez envoyer quelque chose à notre exposition régionale...

ANTONIN

C'est une idée. M. Pouchelet a raison. Pourquoi n'enverriez-vous pas quelque chose ?...

CAROLINE

Je peins des assiettes, des petites choses sur des bibelots.

ANTONIN

Oui, pour vous amuser... (*A Pouchelet.*) Ma belle-sœur peint cela pour s'amuser. Mais je suis certain que si elle voulait s'en donner la peine...

CAROLINE

Mais ce n'est pas pour m'amuser...

MADAME MAIRAUT, ANTONIN *et* M. DUPONT

Mais si, mais si.

ANTONIN

Du reste, on peut très bien faire œuvre d'artiste en s'exerçant sur des petits sujets. Voyez Meissonier.

MADAME POUCHELET

Rien n'est plus juste... Il faut le même effort d'imagination...

CAROLINE

Oh !... je ne fais que copier les modèles que mon magasin me fournit.

MADAME MAIRAUT

Un verre de bière, madame Pouchelet. C'est de la bière française...

MADAME POUCHELET

Tout à l'heure. (*A Caroline.*) Je ne comprends pas, mademoiselle... Votre magasin?...

CAROLINE

Oui, madame, le magasin pour lequel je travaille.. un magasin qui me paie assez bien.

MADAME POUCHELET

Ah ! ah ! (*Un silence.*)

ANTONIN, *portant un verre à Caroline, bas.*

Taisez-vous, nom de Dieu !

CAROLINE, *de même, stupéfaite.*

Moi ?

ANTONIN, *à madame Pouchelet, la menant devant un tableau, au fond à droite.*

Madame Pouchelet, vous qui vous y connaissez en tableaux, comment trouvez-vous celui-ci ? Je l'ai payé assez bon prix et... (*La conversation continue à voix basse.*)

CAROLINE, *à madame Mairaut, bas.*

Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

MADAME MAIRAUT, *sèche.*

Pas du tout... au contraire. (*Elle se lève et va rejoindre madame Pouchelet.*)

MADAME POUCHELET, *redescendant avec Antonin.*

Je n'aime pas beaucoup les tableaux qui ne veulent rien dire. Qu'est-ce que ça représente ?

JULIE

C'est la gravure d'un tableau de Gérard Dow.

MADAME POUCHELET

Connais pas.

JULIE

Un peintre hollandais du dix-septième siècle.

MADAME POUCHELET

Il faut m'excuser, je ne ne suis pas aussi savante que vous. . A propos, monsieur Dupont, avez-vous entendu parler de cette conférence sur les droits de la femme ?...

M. POUCHELET, *riant.*

Ah ! oui.

MADAME POUCHELET, *à Julie.*

Je ne serais pas surprise que vous-même, madame, vous partagiez les avis de...

JULIE, *évasivement.*

Oh ! madame.

ANTONIN, *riant.*

Allons, un peu, un peu, avoue-le...

MADAME MAIRAUT

La femme, l'égale de l'homme...

JULIE, *timide.*

Pourquoi pas ?

M. MAIRAUT

Il y en a qui y perdraient.

MADAME DUPONT

Pas toutes.

M. DUPONT

La femme avocate...

MADAME POUCHELET

Médecine !...

M. POUCHELET

Electrice !

ANTONIN, *riant.*

Oui, électrice !...

M. DUPONT, *de même.*

Electrice !...

M. POUCHELET

Elle est bonne ! (*Tous les trois rient et se tordent pendant ce qui suit.*)

M. DUPONT

Voyez-vous un Parlement composé de députées ?

ANTONIN

Et de sénatrices...

M. POUCHELET

Un gouvernement de ministresses.

M. DUPONT

A la Chambre, elles voudraient conserver leurs chapeaux.

M. POUCHELET

Oui !... (*A Julie.*) Dites, madame Mairaut... est-ce qu'elles conserveraient leurs chapeaux, comme au théâtre ?

MADAME POUCHELET

Et les élections... Elles iraient à domicile solliciter les suffrages... Ça leur irait, à certaines femmes modernes !...

M. POUCHELET

Et ce Parlement... élu par les femmes... qu'est-ce que ce serait ?... (*Nouveaux rires.*) Les femmes choisissant les députés !

JULIE, *un peu piquée.*

Mon Dieu, messieurs, pour le résultat que vous avez obtenu jusqu'ici en vous occupant tout seuls, vous n'avez pas à craindre que les femmes fassent beaucoup moins bien...

M. POUCHELET, *sérieux.*

Je sais qu'il est de mode, maintenant, de décrier toutes nos assemblées élues... mais comme je suis moi-même, très modestement, je l'avoue, un mandataire du suffrage universel, je ne saurais laisser passer de telles insinuations sans protester. (*Un silence.*)

JULIE, *s'excusant.*

Je n'ai pas eu l'intention de vous blesser, monsieur Pouchelet.

MADAME POUCHELET

Nous le pensons bien, chère madame.

M. POUCHELET

Nous allons nous retirer, n'est-ce pas, chère amie?

ANTONIN

Veuillez excuser ma femme, cher monsieur.

M. POUCHELET

Il n'y a pas à l'excuser, cher monsieur...

ANTONIN

Ne partez pas ainsi... Un verre de bière?

MADAME POUCHELET

Volontiers... il a fait si chaud aujourd'hui...

ANTONIN

Julie! un verre de bière... (*A madame Pouchelet.*) Le fait est que, cette après-midi, la chaleur a été

vraiment étouffante. (*A Julie.*) Eh bien!... voyons !... la bière...

JULIE, *qui a regardé les bouteilles, confuse.*

Je vais en envoyer chercher, mon ami. Il n'y en a plus...

ANTONIN

Comment!

MADAME POUCHELET

Ne vous dérangez pas... Non, non, non. Je ne veux pas que vous vous dérangiez... nous boirons chez nous... (*Sur le point de sortir.*) Nos affaires sont par là?...

JULIE

Oui, madame...

ANTONIN

Je vais aller vous reconduire...

M. POUCHELET

Je vous remercie, monsieur... nous connaissons le chemin... (*Salutations cérémonieuses, silencieuses et froides. Julie sort avec les Pouchelet. Silence. Antonin fait les cent pas. Madame Mairaut ricane.*)

M. DUPONT, *à sa femme, à mi-voix, après un coup d'œil circulaire.*

Je crois qu'il est l'heure d'aller nous coucher.

MADAME DUPONT

Oui.

M. *et* MADAME DUPONT, *saluant.*

Monsieur, madame...

M. ET MADAME MAIRAUT

Madame, monsieur... (*M. et madame Dupont sortent. Rentre Julie par le fond.*)

SCÈNE XIV

M. ET MADAME MAIRAUT, JULIE, ANTONIN, CAROLINE

ANTONIN, *les bras croisés, à Julie.*

Alors, il n'y a plus de bière!

JULIE

Non, mon ami.

ANTONIN

C'est trop fort!

JULIE

Voici les trois bouteilles : tu m'as dit d'en acheter trois bouteilles, elles sont là...

ANTONIN

Enfin ! tu me fais passer pour un imbécile !... J'offre de la bière... il n'y en a plus!... J'ai l'air d'un imbécile ou d'un mauvais plaisant.

JULIE

Ce n'est pas ma faute...

ANTONIN

C'est la mienne, peut-être.

MADAME MAIRAUT

Evidemment, mon enfant.

ANTONIN

D'abord, je ne me rappelle pas t'avoir dit d'en prendre trois bouteilles.

JULIE

Je t'assure...

ANTONIN

Je ne me le rappelle pas du tout. Je suis même à peu près certain de t'avoir dit d'en faire acheter quatre ou cinq.

JULIE

Trois.

ANTONIN

Tu me rends ridicule... J'ai l'air de me moquer des gens... Oui, tu me rends ridicule, et je te préviens que cela ne me convient pas.

CAROLINE

Monsieur Antonin, j'étais là quand vous avez parlé à Julie ; vous lui avez parfaitement dit d'acheter trois bouteilles...

ANTONIN

Mademoiselle Caroline, je vous aime beaucoup, mais je ne puis cependant me dispenser de vous dire que le meilleur moyen d'aggraver une querelle de ménage, c'est d'intervenir pour donner raison à l'un ou à l'autre. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends.

MADAME MAIRAUT

Il est certain, mademoiselle, que vous feriez mieux de parler moins.

CAROLINE

Qu'est-ce que j'ai dit ?

ANTONIN

Et de ne pas crier sur les toits que vous en êtes réduite à travailler pour vivre.

CAROLINE

Ce n'est pas un déshonneur!

MADAME MAIRAUT

Ce n'est pas un déshonneur, mais il est inutile de s'en vanter.

ANTONIN

J'ai vu le moment où vous alliez offrir vos services à M. Pouchelet. Si vous croyez que c'est gai pour nous...

CAROLINE

Je vous demande pardon. Je n'ai pas cru faire mal... (*Elle pleure.*) Je n'ai pas de chance, vrai, je n'ai pas de chance.

ANTONIN

Oh! Et puis... pas de scènes de larmes! Je vous en prie, mademoiselle Caroline, pas de scènes de larmes... ça n'en vaut pas la peine!

MADAME MAIRAUT

Non, il n'y a pas là de quoi pleurer.

JULIE, *allant à Caroline.*

Viens, ma pauvre Caro... Ne pleure pas... (*Elles sortent ensemble.*)

SCÈNE XV

M. MAIRAUT, MADAME MAIRAUT, ANTONIN

MADAME MAIRAUT

Eh bien, mon enfant, nous allons te dire bonsoir.

ANTONIN

Bonsoir, maman. (*Il l'embrasse distraitement.*)

MADAME MAIRAUT

Tu n'as rien à nous reprocher, n'est-ce pas? C'est toi qui as voulu épouser mademoiselle Dupont. Bonsoir, mon enfant. (*Ils sortent.*)

ANTONIN *sonne. A la bonne qui paraît.*

Eteignez le lustre. Laissez allumées ces deux lampes de la cheminée seulement, fermez les persiennes. (*La bonne obéit et sort. Entre Julie.*)

SCÈNE XVI

JULIE, ANTONIN

ANTONIN

J'ai à te parler.

JULIE

J'écoute.

ANTONIN

Je désire que Caroline ne reste pas ici plus longtemps.

JULIE

Qu'est-ce qu'elle t'a fait?

ANTONIN

Tu le sais bien.

JULIE

Non.

ANTONIN

Elle m'agace.

JULIE

Précise.

ANTONIN

Je n'ai pas d'explications à te donner. Je suis le maître chez moi, peut-être? Je te prie de décider Caroline à partir lundi!

JULIE

Elle ne devait partir qu'à la fin du mois. Elle me demandera les raisons. Qu'est-ce que je répondrai?

ANTONIN

Ce que tu voudras.

JULIE

Elle aura du chagrin.

ANTONIN

Je m'en moque.

JULIE

Mais moi, je ne m'en moque pas. Et si je refuse de t'obéir?...

ANTONIN

Je ferai ma commission moi-même et sur un ton qui n'admettra pas de réplique.

JULIE

Elle se fâchera.

ANTONIN

Elle se fâchera.

JULIE

Quand vous serez fâchés, où la verrai-je? Ici?

ANTONIN

Je te le défends.

JULIE

As-tu le droit de me le défendre ?

ANTONIN

Oui.

JULIE

Parce que ?

ANTONIN

Encore une fois, parce que je suis le maître, parce que le mari est le maître dans son ménage.

JULIE

Ce n'est pas ce que tu me déclarais lorsque nous étions fiancés.

ANTONIN

Evidemment.

JULIE

Tu n'as plus rien d'autre à me dire ?

ANTONIN

Si.

JULIE

J'écoute.

ANTONIN

Quand tu auras des opinions aussi saugrenues que celles de tantôt, tu feras bien de les garder pour toi.

JULIE

N'ai-je pas le droit d'avoir des opinions ?

ANTONIN

Assez! J'entends que tu m'obéisses et que tu ne compromettes pas mon avenir. M. et madame Pou-

chelet sont des personnages : ils peuvent m'être utiles et si tu les éloignes par tes balivernes, tu manques à ton devoir. Le mariage est une association.

JULIE

Alors, rends-moi des comptes. On dit que tes affaires vont mal. Est-ce vrai ?

ANTONIN

Occupe-toi de ton ménage. Les affaires ne regardent pas les femmes. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté, j'administre les biens de la communauté; je les administre comme je l'entends, de mon mieux : voilà tout ce que j'ai à te dire.

JULIE

En un mot, je suis une associée qui doit garder les yeux fermés et la bouche close ?

ANTONIN

Ma chère amie, il est inutile de me recommencer la conférence sur les droits de la femme. Je l'ai entendue l'autre soir. Laisse cela aux vieilles filles qui ont de la barbe. Si je t'écoutais, tu te plaindrais des lois qui font de vous des esclaves, paraît-il. Je connais le couplet.

JULIE

Non, je ne me plains pas des lois, je me plains des mœurs. (*Un temps.*) Notre malheur, vois-tu, ce n'est pas qu'il y ait tel ou tel article du code ; notre malheur, c'est qu'on nous ait mariés comme on nous a mariés.

ANTONIN

C'est ainsi que se font maintenant presque tous les mariages.

JULIE

Et c'est sans doute à cause de cela que presque tous les mariages sont malheureux.

ANTONIN

Si tu m'aimais vraiment...

JULIE

Oui, mais voilà : je ne t'aime pas, tu ne m'aimes pas non plus, et nous sommes enchaînés l'un à l'autre.

ANTONIN

C'est trop fort ! Je ne t'aime pas ?

JULIE

Ah ! non ! tu ne m'aimes pas !

ANTONIN

Allons, allons tu dis des bêtises. Il est tard, allons nous coucher. Ça ira mieux demain matin. (*Il sort par la porte de droite.*)

JULIE, *à elle-même.*

Non, « cela » n'ira pas mieux... ni demain, ni jamais.

ANTONIN, *du dehors.*

Eh bien, Julie, viens-tu ? (*Scène muette. Julie semble sortir d'un rêve ; elle regarde autour d'elle avec étonnement.*)

ANTONIN, *du dehors.*

Allons, allons !

JULIE, *avec un grand soupir, la physionomie empreinte d'un profond dégoût et de résignation douloureuse.*

Me voilà ! (*Elle se dirige lentement vers la porte de la chambre à coucher.*)

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME

Le décor du 1er acte. — Septembre.

SCENE PREMIERE

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT, *à sa femme qui tient un papier.*

Tu connais maintenant les résultats de l'inventaire. Ils ne sont pas brillants. (*A la bonne.*) Dès que mademoiselle Caroline sera arrivée, vous la ferez monter ici.

LA BONNE

Oui, monsieur.

MADAME DUPONT

Le chiffre des affaires est en baisse sur celui de l'année dernière...

M. DUPONT

Les bénéfices sont réduits à zéro. Je me trompe, 112 francs 17. C'est une belle chose, la comptabilité.

MADAME DUPONT

Alors ?

M. DUPONT

Alors!... Je ne sais pas, moi! Il y a une chose certaine, c'est que ça ne peut pas durer comme ça...

MADAME DUPONT

Que faire ?

M. DUPONT

L'année prochaine, ce sera encore plus déplorable... à moins que...

MADAME DUPONT

A moins que ?

M. DUPONT

Eh mon Dieu ! il faudrait renouveler le matériel. Nous marchons avec une machine à bras qui me vient de mon père... Nous avons un moteur à gaz qui ne vaut pas quatre sous... Il n'y a plus qu'une espérance.

MADAME DUPONT

Laquelle.

M. DUPONT

C'est que des capitaux nous tombent du ciel.

MADAME DUPONT

Ça n'arrive plus, ces choses-là...

M. DUPONT

Qui sait?... Ah! mon Dieu ! heureusement pour toi que ton mari n'est ni un imbécile ni un homme prompt au découragement,.. Je vais tâcher de te tirer de ce mauvais pas. (*Entre Caroline.*) Voici

Caroline. Va retrouver Julie. J'aurai besoin de vous deux tout à l'heure; je vous appellerai. (*Madame Dupont sort.*)

SCÈNE II

CAROLINE, M. DUPONT

M. DUPONT

Ma chère enfant, je t'ai priée de venir parce que j'ai besoin d'avoir avec toi un sérieux entretien. Après de longues discussions, j'ai pu enfin avoir raison de tes scrupules et tu as consenti à accepter l'héritage de ta tante des Indes. Ta sœur Angèle va venir.

CAROLINE

Elle va venir... ici?

M. DUPONT

C'est une autre question. Nous causerons de cela tout à l'heure, avec Julie et sa mère qui sont là. Pour le moment, il s'agit de toi, seulement; toutes les difficultés sont aplanies. Ça m'a donné assez de mal, soit dit en passant — et demain, à quatre heures, tu toucheras, chez le notaire, la somme de trente et un mille trois cent dix-huit francs et des centimes... Ma chère Caroline, tu es en âge, certainement, de savoir ce que tu fais; cependant, tu n'es pas une de ces filles sans cœur qui rejettent toute autorité paternelle dès qu'elles sont majeures. Tu continues, j'en suis certain, à me reconnaître le droit de te donner des conseils. J'ai vécu plus longtemps que toi, je connais les

affaires et je puis t'être de quelque utilité lorsque tu chercheras à placer ton argent. As-tu déjà quelque projet ?

CAROLINE

J'en ai un.

M. DUPONT

Puis-je savoir lequel!

CAROLINE

Je voudrais le garder secret.

M. DUPONT, *stupéfait.*

Secret?...

CAROLINE

Oui...

M. DUPONT

Ah! Tu...

CAROLINE

Excuse-moi...

M. DUPONT, *très déconfit, mais cherchant à se maîtriser.*

C'est bien! C'est bien! Alors, je n'ai plus rien à te dire. Je suis un peu surpris... et peiné surtout... très peiné.

CAROLINE

Je te demande pardon... Mais...

M. DUPONT

C'est bien, c'est bien...

CAROLINE

Comprends-moi...

M. DUPONT

Je comprends que tu n'as pas confiance en ton père : voilà ce que je comprends. Mais je respecte ta volonté et je ne te questionne pas.

CAROLINE

Tu es fâché?

M. DUPONT

Pas du tout... pas du tout. Seulement, quand tu auras donné tout ce que tu possèdes à une communauté religieuse, je me demande ce qui te restera pour ta vieillesse. Car tu penses bien, n'est-ce pas, que j'ai deviné qu'il s'agit d'une communauté religieuse?...

CAROLINE

.....

M. DUPONT

Tu l'avoues?

CAROLINE

Non... Je voudrais ne te donner aucun renseignement.

M. DUPONT

Enfin, cependant...

CAROLINE

Je t'en prie...

M. DUPONT

Indique-moi seulement...

CAROLINE

Non.

M. DUPONT

Alors, c'est un refus formel?...

CAROLINE

Ne suis-je pas libre?

M. DUPONT

Evidemment, tu es majeure.

CAROLINE

Ne parlons plus de cela.

M. DUPONT

N'en parlons plus. (*Après un silence, éclatant.*) Et voilà ma récompense! Voilà ce que ça me rapporte de m'être sacrifié toute ma vie pour mes filles! Celle-ci n'a même pas en moi la confiance qu'elle aurait dans le premier homme d'affaires venu!

CAROLINE

Mon père, j'ai confiance en toi, et je te respecte.

M. DUPONT, *furieux.*

Tais toi! Tu es une fille sans cœur, sans affection... une ingrate! Ah! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple!

CAROLINE

Ne te mets pas en colère.

M. DUPONT

Si! Je me mets en colère, et il y a de quoi!... (*Frappant sur la table.*) Bon sang de bon sang! C'est trop fort! Avoir vécu jusqu'à soixante-deux ans pour recevoir un affront pareil! (*Il marche de long en large.*)

CAROLINE

J'ai cru pouvoir... Je n'ai disposé que d'une partie de la somme.

M. DUPONT, *se retournant.*

Quoi ?

CAROLINE

Je n'ai disposé que d'une partie de la somme...

M. DUPONT, *radouci, d'un ton de reproche tendre et venant s'asseoir auprès d'elle.*

Bien, pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite, mon enfant ?

CAROLINE

Tu ne m'en laisses pas le temps...

M. DUPONT

De combien ?

CAROLINE

Quinze mille.

M. DUPONT

Oui... C'est déjà un chiffre... Et pour les seize mille qui restent ?

CAROLINE

J'avais l'intention de te demander conseil.

M. DUPONT, *se levant.*

Ah !... De mon côté, j'ai réfléchi et nous allons successivement passer en revue ensemble les divers débouchés offerts aujourd'hui à l'épargne... Les fonds publics ?... L'argent rapporte deux et demi pour cent quand c'est sûr et quatre pour cent lorsqu'il s'agit de ce qu'il me sera permis d'appeler les valeurs aléatoires... La grande industrie ?... Nous sommes peut-être à la veille d'une crise sociale ; la concurrence étrangère est de plus en plus menaçante ; le conflit entre le capital et le travail entre dans une période aiguë...

CAROLINE

M. Antonin Mairaut est venu me voir.

M. DUPONT

Ah ! la canaille ! Je parie qu'il t'a proposé de commanditer sa maison de banque !

CAROLINE

Oui.

M. DUPONT

Tu vois, je l'avais deviné ! Tu l'as envoyé promener, j'espère.

CAROLINE

J'ai dit que je réfléchirais.

M. DUPONT

Ça va bien. Tu m'as fait peur. Commanditer une banque, il n'y a rien de plus dangereux. Donc, nous disions : pas de fonds publics, pas de grande industrie, pas de banque. Qu'est-ce qui nous reste? (*Silence.*) Je te demande ce qui nous reste.

CAROLINE

Je ne sais pas.

M. DUPONT

Il reste le commerce, la petite industrie... Seulement, connais-tu un commerçant, un petit industriel qui voudra accepter tes fonds ?

CAROLINE

Non.

M. DUPONT

Cherchons ensemble... C'est que je n'en vois pas. Madame Grandjean ?

CAROLINE

Cette femme divorcée... Tu sais bien que je n'ai pas voulu travailler pour elle...

M. DUPONT

C'est vrai. C'est une bêtise, d'ailleurs... M. Darbout ?

CAROLINE

Il est protestant.

M. DUPONT

Alors... je ne vois pas... il n'y a pas à dire, je ne vois pas...

CAROLINE

Mais... toi... si tu voulais...

M DUPONT

Si je voulais... quoi ?... M'en charger, de tes capitaux ?

CAROLINE

Oui !

M. DUPONT

C'est une grosse responsabilité... Je ne sais pas si... A quel intérêt ?

CAROLINE

Oh ! .. celui que tu voudras.

M. DUPONT

Oui... J'en parlerai à ta mère... (*Comme se décidant tout à coup.*) Ah ! mon Dieu, tiens ! il ne sera pas dit que j'aurai hésité pour te rendre service. Remercie-moi ! C'est entendu...

CAROLINE

Merci.

M. DUPONT, *câlin.*

Et tu ne veux toujours pas me dire ce que tu veux faire des quinze mille ?

CAROLINE

Je t'en prie...

M. DUPONT

Enfin! c'est bon... Tu es libre... Alors, je te préparerai une délégation. Ne t'occupe de rien ; j'arrangerai tout cela d'avance... Tu n'auras plus qu'à signer. Ah ! trois heures !... Maintenant, nous avons à nous occuper d'une autre question. (*Il va à la porte de droite et dit au dehors:*) Si vous voulez venir. (*Il fait entrer Julie et madame Dupont.*) Asseyez-vous.

SCÈNE III

M. DUPONT, JULIE, MADAME DUPONT, CAROLINE.

M. DUPONT, *lorsque tout le monde est assis.*

Mes enfants, je vous ai réunis pour que nous discutions ensemble la conduite à tenir vis-à-vis d'Angèle qui va arriver tout à l'heure. C'est très délicat. Vous savez qu'elle mène à Paris une vie irrégulière... Faut-il la recevoir ici ? Faut-il aller la chercher à la gare ?

JULIE

Enfin, qu'est-ce qu'elle a fait, au juste ? Maintenant que je suis mariée, on peut bien tout me dire. Chaque fois qu'on parlait d'elle et que j'entrais, on se taisait.. Je me la rappelle très bien...

MADAME DUPONT

Oh ! tu avais cinq ans lorsqu'elle est partie.

M. DUPONT

Vous comprenez, mes enfants, combien ce sujet est douloureux pour vous comme pour moi. Je n'entrerai donc pas dans les détails. Qu'il te suffise, Julie, de savoir qu'à dix-sept ans, Angèle a dû quitter cette maison parce que... Enfin...

MADAME DUPONT, *simplement.*

Elle allait être mère.

JULIE

Elle est partie ?

M. DUPONT

Oui.

JULIE

D'elle-même ?

M. DUPONT

Je l'ai renvoyée.

JULIE

Ah !

M. DUPONT

Enfin... je vous le répète, cela est très pénible ; finissons-en rapidement. Elle va venir ici... (*Regard à sa montre.*) Elle est en route. Le train est arrivé depuis cinq minutes. Je vous demande d'être... correctes, de vous tenir à égale distance d'une tendresse qui serait inexplicable et d'une froideur qui serait cruelle.

JULIE

Depuis qu'elle est partie, tu as eu de ses nouvelles ?

M. DUPONT

Oui.

JULIE

Sa conduite...?

M. DUPONT

Mon Dieu... pas régulière, évidemment, mais...

CAROLINE

Père, tu l'innocentes trop. Nous avons eu trois fois de ses nouvelles. La première, lorsque son enfant est mort. La seconde fois, on a su qu'elle chantait dans un café-concert ; qu'elle était presque dans la misère. La troisième, nous avons appris qu'elle était riche... sans avoir travaillé... Lorsque je me rappelle tout cela, je me reproche d'avoir accepté de la voir.

JULIE

Puisqu'il lui était impossible de toucher sa part sans ton consentement... Tu ne pouvais pas la priver de cette somme, quels que soient tes griefs contre elle.

CAROLINE

C'est ce qui m'a décidée... mais il n'y a aucune raison pour que je la voie ici.

M. DUPONT

Je la verrai, moi. Julie la verra. Sa mère aussi. Pourquoi ferais-tu autrement que nous ?

MADAME DUPONT

Elle t'aimait beaucoup, Caroline, et toi aussi, tu l'aimais. Ne sois pas trop dure, va ! Il faut avoir de la pitié pour celles qui ont eu des malheurs comme les siens.

CAROLINE, *cédant.*

Allons!... je ferai ce que vous voudrez.

M. DUPONT

A la bonne heure. Bien entendu, je ne tombe pas d'un excès dans l'autre, et il ne saurait être question de lui offrir l'hospitalité, ni même de l'inviter à dîner... C'est convenu comme cela, n'est-ce pas ?

CAROLINE

C'est convenu. Je descends au bureau.

M. DUPONT

Rentre dans ta chambre, Julie. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

M, DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Dans dix minutes elle sera ici.

MADAME DUPONT

Ah! mon Dieu! si c'était ma fille, à moi, il y a longtemps que je serais à la gare.

M. DUPONT

Tu crois donc que je n'ai pas eu vingt fois l'envie d'y aller, à la gare ?

MADAME DUPONT

Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

M. DUPONT

Et le monde ? Tout le monde me connaît, dans la ville. Sur le quai de la gare, j'aurais rencontré dix

personnes qui m'auraient demandé qui j'attendais. Et puis, tout bien réfléchi, il est plus digne que je l'attende ici. Voilà quinze jours que je me demande ce que je vais lui dire.

MADAME DUPONT

Embrasse-la de bon cœur : le reste viendra tout seul.

M. DUPONT

Je dois l'embrasser, n'est-ce pas, c'est ton avis?

MADAME DUPONT

Oui.

M. DUPONT

C'est le mien aussi... Seulement, ma chère, songe que... enfin... il n'y a pas à dire... elle a (*Baissant la voix.*) des amants... C'est très délicat !... Comment vais-je lui parler? Dois-je faire allusion au passé ?... Il ne faut pas que j'aie l'air de lui pardonner... je ne peux pas... je ne peux pas... D'un autre côté, puisqu'elle vient, je ne peux pas non plus... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, que c'est embêtant ! Hein ?

MADAME DUPONT

Je n'ai pas de conseils à te donner.

M. DUPONT, *poursuivant.*

Evidemment, c'est ma fille... Mais depuis dix-huit ans que je ne l'ai pas vue... (*Mécontent.*) je m'étais fait à l'idée que je ne la reverrais jamais... Les premiers temps après son départ, j'ai eu un chagrin mortel... Ça s'est calmé peu à peu, naturellement... Alors, tu comprends... Enfin ! tu vas me donner ton avis. J'ai préparé quelque chose, afin de ne pas

laisser tout cela au hasard de l'inspiration... N'est-ce pas, si on ne pense pas à l'avance à ce qu'on dira, on en dit trop ou trop peu... Alors, je te répète, j'ai préparé quelque chose... je l'avais même écrit, mais je le sais par cœur... Tu ne peux pas t'imaginer combien je suis ému!... Voilà : « Mon enfant... » je crois qu'il vaut mieux dire : « Mon enfant »; *Angèle* serait trop familier et *ma fille* trop solennel. « Mon enfant... » (*S'interrompant.*) Et ce qui rend tout cela très difficile, c'est que je ne sais pas comment elle va me parler, elle... Le ton de ses lettres est très convenable, évidemment... Mais... va-t-elle pleurer? sangloter? Elle va peut-être se trouver mal!... on ne sait pas... on ne sait pas!... Ah la la! que je voudrais donc que tout cela soit fini!... Voilà : « Mon enfant, je te remercie d'être venue... » Parce que, il faut que je dise, dans l'intérêt même de Caroline, je ne lui ai pas montré, à Caroline, les choses sous un jour tout à fait exact.

MADAME DUPONT

Comment cela?

M. DUPONT

Oui! c'est Caroline qui ne peut pas se passer de la signature d'Angèle pour toucher.

MADAME DUPONT.

Tu disais...

M. DUPONT

Oui. J'ai dit le contraire. Jamais Caroline n'aurait consenti à voir Angèle si elle avait su que, des deux, c'était elle, Caroline, qui avait besoin de l'autre. Angèle est l'exécuteur testamentaire... Enfin, c'est elle

qui nous rend service... Mais si nous entrons dans tous ces détails, nous n'en finirons pas. Donc, je lui dis : « Mon enfant, je te remercie d'être venue. Ne parlons pas du passé. Je ne veux savoir qu'une chose : c'est que tu n'as pas reporté sur ta sœur Caroline le ressentiment que je t'inspire sans doute. Je t'en suis reconnaissant... » Qu'est-ce que tu en penses?... (*Entre la bonne.*) Mon Dieu, la voilà!... (*Désignant les clichés enveloppés de papier qui sont sur la table.*) Et ce Courthezon qui n'a pas enlevé les clichés de l'inventaire! (*A la bonne.*) Attendez! (*A madame Dupont.*) Viens, viens par ici... tu vas me dire s'il faut que je modifie... (*A voix basse, à la bonne.*) Priez d'attendre... dites que je suis occupé... (*Il sort par la gauche, 2e plan, avec madame Dupont. La bonne fait entrer Angèle, 35 ans, habillée de noir et d'une élégance très discrète.*)

SCÈNE V

ANGÈLE, LA BONNE

LA BONNE

Monsieur est occupé, mais je ne pense pas qu'il en ait encore pour bien longtemps... Qui faut-il annoncer, madame?

ANGÈLE

Madame Angèle Dupont.

LA BONNE

Tiens! Madame s'appelle comme monsieur.

ANGÈLE

Oui.

LA BONNE

Si madame veut s'asseoir... (*Elle enlève deux paquets de sur une chaise ; elle sort.*)

SCÈNE VI

ANGÈLE, *puis* COURTHEZON. *Seule, Angèle reste un moment immobile, émue. Puis elle regarde les meubles, les tableaux.*

ANGÈLE, *avec un geste de découragement, à mi-voix.*

Plus rien ! Il ne reste plus rien d'autrefois ! (*Entre Courthezon.*)

COURTHEZON

M. Dupont vous prie de l'attendre cinq minutes, madame.

ANGÈLE

Parfaitement, monsieur. (*Courthezon rassemble quelques clichés tout en regardant Angèle du coin de l'œil ; il va pour sortir.*) Vous êtes monsieur Courthezon, monsieur ?

COURTHEZON, *très gêné pendant toute la scène.*

Oui mad... oui, mademoiselle Angèle... Comment ! vous vous rappelez mon nom et vous m'avez reconnu ? Vous avez bonne mémoire... D'autant plus qu'en ce moment je dois avoir très mauvaise mine, parce que je suis sous le coup de gros ennuis personnels... Ça serait trop long à vous raconter. (*Il reste debout devant elle, ses clichés dans les bras.*) Moi, je vous ai reconnue tout de suite : M. Dupont m'avait dit...

ANGÈLE

Mon père se porte bien?

COURTHEZON, *très embarrassé.*

Mais oui, mais oui... Tout le monde va bien. Vous aussi, d'après ce que je vois?

ANGÈLE

Très bien.

COURTHEZON

... Alors, vous venez pour cet héritage?

ANGÈLE

Oui. (*Un silence.*)

COURTHEZON

Vous avez dû en trouver, du changement, dans le pays?

ANGÈLE

Oui. Je ne l'ai plus reconnu.

COURTHEZON

Nous avons déménagé... Oui. La maison où se trouvait l'ancienne imprimerie a été démolie quand on a refait la rue de l'Arbre-à-Poires...

AUGÈLE, *regardant autour d'elle.*

Et on a changé les meubles du salon.

COURTHEZON

Oh! voilà déjà dix ans...

ANGÈLE, *douloureusement.*

Si j'étais entrée ici sans être prévenue, rien ne m'aurait indiqué que j'étais chez mon père.

COURTHEZON

Oui... Il y a si longtemps que vous êtes partie...

Ça doit vous faire une rude émotion, hein, à la pensée que vous allez le revoir ?

ANGÈLE, *très lentement.*

Mon Dieu, certes, mais moins que je ne l'aurais cru... Quand j'ai reçu sa lettre... là... oui... j'ai cru que j'allais me trouver mal... Voilà deux mois... Depuis, j'ai pensé chaque jour au moment que voici... J'ai si souvent imaginé ce que mon père me dirait, ce que je lui répondrais... que maintenant j'ai la tristesse et la surprise de me sentir presque calme. (*Un soupir.*) Voyez-vous, monsieur Courthezon, c'est toujours plus simple et moins beau qu'on ne croit, la vie ! (*Un temps. Douloureusement.*) Et puis, j'en ai tant vu !

COURTHEZON

Vous avez beaucoup souffert ?

ANGÈLE

Un peu.

COURTHEZON

Il y a dix-huit ans, n'est-ce pas ?

ANGÈLE

Oui... dix-huit ans.

COURTHEZON

J'entends monsieur Dupont... Je m'en vais. Au revoir, madame... (*Il sort. Après un moment, on entend, au dehors, par la porte à demi ouverte, la voix de M. Dupont.*)

M. DUPONT, *à madame Dupont.*

Mais si, mais si, je veux que tu viennes avec moi. (*Entrent M. et madame Dupont.*)

SCÈNE VII

ANGÈLE, M. DUPONT, MADAME DUPONT. — *Un grand silence très long.*

M. DUPONT, *sans émotion apparente.*

Bonjour, Angèle.

ANGÈLE

Bonjour, père. (*Ils hésitent pendant un moment pour savoir s'ils doivent s'embrasser. Enfin, ils s'y décident. M. Dupont pose froidement un baiser sur chaque joue d'Angèle. Dans le même silence, Angèle va embrasser madame Dupont avec la même froideur.*)

MADAME DUPONT

Bonjour, Angèle.

ANGÈLE

Bonjour, bonne mère. (*Ils se regardent sans rien se dire.*)

M. DUPONT, *remis d'une fugitive émotion.*

Asseyons-nous... (*On s'assied. A Angèle, avec le ton qu'il aurait s'il l'avait quittée la veille.*) Je te remercie d'être venue.

ANGÈLE

Je suis venue pour ma sœur Caroline. Je l'aimais beaucoup... (*Un temps.*) Elle est mariée ?

M. DUPONT

Non. Elle n'a pas voulu.

ANGÈLE

Elle a trente-trois ans, maintenant.

M. DUPONT, *à sa femme.*

Trente-trois ou trente-quatre ?

MADAME DUPONT

Trente-trois.

ANGÈLE

Je vais la voir ?

M. DUPONT

Oui. Nous allons la prévenir que tu es là.

ANGÈLE

Et ma petite sœur ?

M. DUPONT

Julie ?

ANGÈLE

Oui, Julie.

M. DUPONT

Ta petite sœur... elle est mariée, elle... elle a fait un assez joli mariage... le fils d'un banquier... les Mairaut... tu te rappelles bien M. Mairaut, le grand-père ?

ANGÈLE

Non.

M. DUPONT

Mais si, mais si... un vieux, avec toute sa barbe blanche...

ANGÈLE

Non.

M. DUPONT

Enfin... c'était le grand-père de M. Antonin Mairaut, le mari de Julie. (*Désignant la porte de gauche, 1er plan.*) Elle est là, elle.

ANGÈLE

Elle est là?

M. DUPONT, *parlant pour cacher son émotion et son embarras.*

Oui... elle est revenue avec son mari, habiter ici, pour quelque temps, parce que la maison de Saint-Laurent est inondée. Tu te la rappelles bien, pour le coup, la maison de Saint-Laurent ?

ANGÈLE

Oui.

M. DUPONT, *de même. L'embarras va croissant.*

Je leur avais dit : « Mes enfants, faites faire un petit mur du côté de la rivière... ou sans ça, vous serez inondés. » Ils n'ont pas voulu m'écouter et voilà... Heureusement l'eau baisse et ils pourront rentrer chez eux demain... Parce qu'il faut te dire que les voisins en ont fait faire un, eux ; alors... alors, voilà.

ANGÈLE, *après un temps.*

Et les affaires? tu es content?

M. DUPONT

Assez...

ANGÈLE

Tout le monde se porte bien ?

M. DUPONT

Tout le monde... Moi, j'ai eu une petite bronchite, l'année dernière, mais ça n'a pas eu de suites.

ANGÈLE

Tant mieux. (*Silence.*)

M. DUPONT, *à Angèle qui le regarde.*

Tu me trouves vieilli, hein?

ANGÈLE

Non, au contraire ; je m'en faisais la remarque en moi-même...

M. DUPONT

Toi aussi tu te portes bien ?

ANGÈLE

Très bien. (*Nouveau silence. Angèle se lève. M. et madame Dupont se lèvent ensuite.*)

M. DUPONT

Alors, tu ne peux pas rester plus longtemps ?

ANGÈLE

Non. Il faut que...

M. DUPONT, *après un silence.*

Tu es venue tout droit de la gare ici ?

ANGÈLE

Non. J'ai fait porter ma valise au *Lion-d'Or.*

M. DUPONT

Ah !... Tu es descendue au *Lion-d'Or ?*

ANGÈLE

Oui...

M. DUPONT

Voilà... Alors, à demain quatre heures, chez le notaire. Il demeure juste en face... Tiens, on voit sa porte d'ici... Tu ne pourras pas te tromper.

ANGÈLE

Oui... (*Un temps.*) Julie... elle est là !

M. DUPONT

Que je suis bête!... J'avais oublié... oui... là... on va te conduire... (*A madame Dupont.*) Va donc voir si... moi je vais dire qu'on aille chercher Caroline.

MADAME DUPONT, *ouvrant la porte de gauche.*

Julie... c'est ta sœur Angèle.

LA VOIX DE JULIE

Angèle!... mais qu'elle vienne.

MADAME DUPONT, *à Angèle.*

Tu peux entrer. (*Angèle sort*). (*Dupont a sonné et dit quelques mots à la bonne qui est sortie ensuite.*)

SCÈNE VIII

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Ouf!... (*A madame Dupont.*) Eh bien, ça s'est très bien passé. Je n'ai pas dit ce que j'avais préparé... mais je trouve que ça s'est tout de même bien passé, moi. Et toi?

MADAME DUPONT

Très bien... Pauvre fille!... Elle me faisait de la peine.

M. DUPONT.

Elle est très heureuse... Très bien mise... Très comme il faut... Qu'est-ce qui dirait, hein? à la voir...

MADAME DUPONT

Oui.

M. DUPONT

Et pourtant... Mais, vois-tu, lorsqu'on a reçu une bonne éducation, il en reste toujours quelque chose... C'est curieux, je m'étais figuré que quand je la reverrais, je serais tout retourné... Eh bien... évidemment, je ne dis pas que cela ne m'a rien fait... mais beaucoup moins que je ne le craignais... Maintenant qu'elle n'est plus là... tiens... voilà que ça me prend... je... c'est vrai... je... j'ai les jambes coupées... (*Il s'assied. Après un silence.*) Si je n'étais pas aussi certain que mon devoir était de faire ce que j'ai fait... Car enfin, c'était mon devoir... Tu ne réponds rien... Ce n'était pas mon devoir?

MADAME DUPONT

Je ne sais pas. (*Entre Caroline.*)

SCÈNE IX

M. DUPONT, MADAME DUPONT, CAROLINE

M. DUPONT

Angèle...

CAROLINE

Oui... Courthezon m'a dit...

M. DUPONT, *négligemment, après un silence.*

Et puis... et puis... tu sais, ne lui reproche rien, ne te vante pas de ce que tu fais pour elle.

CAROLINE

Naturellement.

M. DUPONT, *à sa femme.*

Va lui dire que Caroline l'attend.
(*Entre la bonne.*)

LA BONNE

Monsieur, c'est M. et madame Mairaut qui demandent à parler à monsieur.

M. DUPONT

Ah! ah! Où sont-ils? dans mon bureau?

LA BONNE

Oui, monsieur.

M. DUPONT, *à sa femme.*

Je sais ce que c'est. (*A la bonne.*) Je descends avec vous. (*Il sort avec la bonne.*)

MADAME DUPONT, *à la porte de droite.*

Caroline est là. (*Elle sort par le fond gauche. Entre Angèle.*)

SCÈNE X

ANGÈLE, CAROLINE. *En entrant, Angèle a un élan vers Caroline, élan qu'elle réprime aussitôt devant la froideur de celle-ci.*

ANGÈLE, *sans cri.*

Caroline.

CAROLINE, *de même.*

Angèle. (*Elles sont debout en face l'une de l'autre et se regardent longuement.*)

ANGÈLE, *avec tristesse.*

Comme tu es changée!

CAROLINE

Vous aussi, vous êtes changée!

ANGÈLE

C'est que la vie n'a pas toujours été douce pour moi.

CAROLINE, *avec un geste de doute.*

Oh!

ANGÈLE

Tu ne me crois pas?

CAROLINE

Si, puisque vous le dites.

ANGÈLE

Vous!... Je viens de voir Julie : elle a été moins sévère que vous. Pourtant elle n'avait que cinq ans quand j'ai quitté la maison et elle n'est que ma demi-sœur. Vous et moi, nous sommes filles du même père et de la même mère : nous avons presque le même âge et nous nous aimions bien.

CAROLINE, *glaciale.*

C'est justement.

ANGÈLE

Si vous saviez tout, vous me pardonneriez!

CAROLINE

Est-ce qu'on vous a calomniée?

ANGÈLE

Non. Tout le mal qu'on a pu vous dire de moi... on ne m'a pas calomniée.

CAROLINE

Alors?

ANGÈLE, *sans colère.*

Alors... je trouve tout de même que votre vertu est bien orgueilleuse et bien dure, voilà tout. (*Changeant de ton.*) Vous êtes au courant de ce qui m'amène?

CAROLINE

Oui. Je sais que nous devons nous trouver ensemble chez le notaire.

ANGÈLE

C'est bien... à demain quatre heures, chez le notaire?

CAROLINE

A demain quatre heures, chez le notaire.

ANGÈLE, *sur le pas de la porte, très émue.*

Tu n'as rien autre chose à me dire? (*Caroline, pour toute réponse, secoue la tête négativement. Angèle sort. Entre M. Dupont.*)

SCÈNE XI

M. DUPONT, CAROLINE, MADAME DUPONT

M. DUPONT, *rayonnant.*

Elle est partie?

CAROLINE

Oui.

M. DUPONT, *riant.*

Où est ta mère... où est ta mère? (*Il appelle au fond à gauche.*) Eh! madame Dupont!

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il y a?

M. DUPONT

Ecoute...

CAROLINE

Je m'en vais.

M. DUPONT

Tu n'es pas de trop.

CAROLINE

C'est que j'ai à travailler.

M. DUPONT

Alors, va-t'en, ma fille, va t'en... (*Criant.*) A demain!

SCÈNE XII

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT, *se frottant les mains, en riant.*

Devine un peu ce que M. et madame Mairaut venaient me demander? Tu ne devines pas?

MADAME DUPONT

Non.

M. DUPONT

Le contraire m'aurait surpris. Ils venaient me demander les 25,000 francs... les 25,000 francs de la dot... tu sais bien... que je devais payer six mois après le mariage.

MADAME DUPONT

Eh bien?

M. DUPONT

Eh bien... il y a aujourd'hui six mois que Julie est mariée.

MADAME DUPONT

Ah! mon Dieu! Comment as-tu fait?

M. DUPONT

Tu penses bien que je n'ai pas donné un sou.

MADAME DUPONT

Forcément.

M. DUPONT

Forcément, comme tu dis.

MADAME DUPONT

Mais ils vont nous faire mettre en faillite!

M. DUPONT, *toujours souriant.*

Peuvent pas! Ils n'ont que ma parole.

MADAME DUPONT

Heureusement.

M. DUPONT

D'ailleurs, je n'ai pas refusé de payer les 25,000 francs et je n'ai pas contesté la dette.

MADAME DUPONT

Alors?

M. DUPONT, *souriant.*

J'aurais voulu que tu sois là, tu te serais amusée.

MADAME DUPONT

Mais, dis-moi...

M. DUPONT

Sans fausse modestie, ça n'a pas été trop mal fait...

Si tu avais vu leurs têtes... surtout celle de la mère Mairaut. (*Il pouffe.*) Non, je voudrais en avoir un instantané ! je le regarderais dans mes moments de tristesse. (*Rires.*)

MADAME DUPONT, *souriant.*

Parle, voyons.

M. DUPONT

Voilà... J'aurais donné cent sous... Je leur ai dit : (*Très grave.*) « Cher monsieur et chère madame, je reconnais que je vous ai promis, pour aujourd'hui, vingt-cinq mille francs... Seulement, je ne suis pas en état de vous les verser. » Là-dessus, colère, indignation, injures. Je laisse passer l'orage, toujours souriant. La mère Mairaut était là, je suppose ; son mari, ici, moi, là... Pendant tout le temps qu'ils parlaient, je te dis, je les regardais comme ça... (*Sourire.*) Lorsqu'ils ont eu fini, j'ai repris la parole : « Je ne nie pas ma dette, ai-je fait; je vous demande seulement d'en retarder le paiement. Et, cette fois, je vais vous signer un engagement sur papier timbré. » Changement à vue : on sourit. on s'excuse, on se met à plat ventre, on m'appelle galant homme, etc., etc... Je laisse faire, gardant toujours la même attitude. Puis, au milieu d'un silence religieux, je m'installe à mon bureau, je prends une feuille de papier timbré, j'écris, je passe la poudre, comme ça, en prenant bien mon temps. Madame Mairaut en bavait de plaisir. Puisque je te dis qu'elle en bavait !... Je lui donne le papier sur lequel j'avais écrit simplement ceci : « Bon pour la somme de vingt-cinq mille francs à valoir sur la succession de l'oncle Maréchal. » (*Rire.*)

MADAME DUPONT, *riant aussi.*

C'est bien fait !...

M. DUPONT

Tu dis qu'elle n'est pas drôle ?

MADAME DUPONT

Si !

M. DUPONT

Non ! mais tu dis qu'elle n'est pas drôle ?... Hein ? Dis ? Hein ?

MADAME DUPONT

Si, si...

M. DUPONT

Quand la mère Mairaut a vu ça, j'ai pensé qu'elle allait éclater : « C'est une indignité !... » Je crois même qu'elle m'a appelé paltoquet... Moi, je mourais, je mourais !... Ils sont partis disant qu'ils allaient à leur bureau mettre Antonin au courant de mes « facéties grotesques ». Non ! il y a longtemps que je n'avais eu autant de plaisir !

MADAME DUPONT, *redevenue sérieuse.*

Pourvu que le ménage de Julie n'en souffre pas !

M. DUPONT

Bah !

MADAME DUPONT

C'est qu'il ne va guère bien. Antonin est exigeant et despote, et elle se cache souvent pour pleurer.

M. DUPONT

C'est toujours comme ça au debut d'un mariage. Il faut que les angles s'arrondissent. Ce sont ces unions-là qui sont les plus heureuses !... (*Entre Julie.*)

La voici. Parle-lui... Assure-toi qu'il n'y a rien de grave. Fais-lui comprendre son devoir... Moi, je retourne à mon inventaire. (*A Julie.*) Eh bien, qu'est-ce qu'elle t'a dit, ta sœur Angèle ?

JULIE

Presque rien... Elle ne m'a pas reconnue, et moi, je ne l'ai pas reconnue non plus.

M. DUPONT

Je te le disais bien... Allons, à tantôt.

SCÈNE XIII

JULIE, MADAME DUPONT

MADAME DUPONT

Je te préviens... Peut-être que ton mari rentrera un peu de mauvaise humeur...

JULIE

Je commence à m'y faire.

MADAME DUPONT

Mais plus encore que d'habitude.

JULIE

Parce que ?

MADAME DUPONT

Ton père n'a pu tenir l'engagement qu'il avait pris...

JULIE

Les vingt-cinq mille francs ?...

MADAME DUPONT

Oui, Antonin l'apprend en ce moment.

JULIE, *découragée.*

Qu'importe ! (*Tout à coup, effrayée.*) Mon Dieu ! je crois que j'ai oublié de dire qu'on prépare son vêtement gris... non... oui... Je me rappelle... c'est fait... J'en aurais, des reproches, si on l'avait oublié !

MADAME DUPONT

C'est tout naturel... N'es tu pas sa femme?

JULIE

Tu trouves naturel qu'il s'emporte comme il l'a fait avant-hier parce qu'il lui manquait je ne sais plus quoi ! Il a raison aussi de m'ordonner d'aller à la messe simplement pour que madame je ne sais plus qui m'y rencontre ! Il peut ordonner. Je n'y suis pas allée... et je n'irai pas.

MADAME DUPONT

Tu exagères tout... Voyons, mon enfant, est-ce que tu n'es pas heureuse ?

JULIE, *ironique.*

Si, si.

MADAME DUPONT

Est-ce que ton mari ne t'aime pas ?

JULIE

Ça dépend de ce qu'on entend par « aimer ».

MADAME DUPONT

Il est très amoureux de toi ?

JULIE

En effet.

MADAME DUPONT

Tu lui en veux.

JULIE

C'est à moi que j'en veux.

MADAME DUPONT

Explique-toi.

JULIE

J'ai honte de moi.

MADAME DUPONT

Je ne te comprends pas.

JULIE

Moi je me comprends. Ne parlons pas de cela.

MADAME DUPONT

Si.

JULIE

Eh bien, je le déteste, là !

MADAME DUPONT

Mais dis pourquoi.

JULIE

Il n'y a pas de pourquoi à ces haines-là. Elles naissent et se développent à tous les contacts de la vie. A chaque instant il se produit un petit fait où nous nous heurtons. Nous n'avons les mêmes idées sur rien... sur rien. Il m'est étranger atrocement, douloureusement étranger... Nous sommes aussi loin l'un de l'autre que deux êtres humains peuvent l'être. (*Avec un profond soupir.*) Oh ! s'apercevoir de cela peu à peu !... Nous nous découvrons une inimitié de plus à chaque révélation de notre caractère ; j'en arrive à cette certitude que plus nous nous connaîtrons plus nous nous haïrons. Chaque jour, chaque heure ajou-

tera une rancune à toutes les rancunes amoncelées !... Mon Dieu !... Et à moins d'un scandale, c'est pour toute l'existence ! (*Un temps.*) Tiens... il y a des moments... quand il lit, là, assis dans ce fauteuil, je le regarde attentivement... il se produit ceci : il me semble que je ne l'ai jamais vu. Après tout, il y a six mois, je ne le reconnaissais pas quand nous nous croisions dans la rue. Alors, je me demande ce que je fais là, moi, en cheveux, en peignoir, enfermée avec ce monsieur, et j'ai une envie folle de me sauver en criant... Et nous dormons dans le même lit !... Ah ! je te dis que c'est une honte !

MADAME DUPONT

Il faut te faire une raison. Antonin est un très brave garçon, et beaucoup de femmes auraient été heureuses de l'avoir.

JULIE

Pourquoi ne l'ont-elles pas pris, grand Dieu ! Ah ! si tu savais avec quelle anxiété, avec quelle impatience j'attends l'espérance d'avoir un enfant qui me consolera de tout ! Mon Dieu ! si je devais ne pas en avoir ! Je ne veux pas penser à cela !

MADAME DUPONT

Ma chère fille, il faut voir les choses avec moins de colère. A la longue, crois-moi, tout cela s'atténuera et finira par disparaître.

JULIE

Lorsque je serai vieille.

MADAME DUPONT

Eh ! oui, lorsque tu seras vieille.

JULIE

Merci.

MADAME DUPONT

Quoi qu'il en soit, tu devrais tâcher de te dominer un peu... Quand ce ne serait que pour ton père et pour moi...

JULIE

J'essaierai. (*Entre Antonin.*) Tiens, le voilà... Laisse-nous, va, tu ne ferais qu'envenimer les choses.

SCÈNE XIV

JULIE, ANTONIN

ANTONIN, *furieux.*

Eh bien, il ne manquait plus que cela ! Ton père ne tient pas parole. Tu le sais ?

JULIE, *assise sur le canapé.*

Oui.

ANTONIN

Et ça ne t'émeut pas ?

JULIE

C'est qu'il ne peut pas faire autrement.

ANTONIN

Il me ruine. Du reste, on dirait que vous vous entendez tous. Ah ! elle est jolie, ta famille ! Ton père nous doit vingt-cinq mille francs, il ne les paie pas ; l'autre jour, ta sœur nous promet, ou à peu près, quinze mille francs : aujourd'hui, elle a changé

d'avis... De ton côté, toi, tu fais ce que tu peux pour compromettre mon crédit.

JULIE

Moi ?

ANTONIN

Toi. Tu me désobéis.

JULIE

Comment ?

ANTONIN

As-tu été à la messe, ce matin ?

JULIE

Non.

ANTONIN

Pourquoi ?

JULIE

Ce n'est pas ma faute si j'ai perdu la foi.

ANTONIN

Je ne te demande pas d'avoir la foi, je te demande d'aller à la messe. Ça n'a aucun rapport. Une femme doit aller à la messe. Si elle ne croit pas, elle doit faire semblant de croire, parce que c'est l'usage chez les gens comme il faut. Je veux que tu t'y conformes. Tu m'entends, je le veux ! Je n'ai pas envie de passer pour un libre-penseur, alors que toute ma clientèle est catholique, que diable !

JULIE

Je n'y suis pas allée, et je n'irai pas.

ANTONIN

Qu'est-ce que tu dis?

JULIE

Tu m'as bien entendu. Si tu étais toi-même un croyant, si tu me demandais cette concession par respect pour ta foi, je te la ferais. Mais c'est à un acte de mensonge commercial que tu veux me contraindre : je refuse !

ANTONIN

Tu veux faire tes volontés !

JULIE, *avec éclat.*

Eh bien, tu as dit le mot : je veux faire ma volonté... c'est cela ; c'est cela même ; une fois au moins dans ma vie, je veux faire ma volonté. Tant que j'ai été jeune fille, il m'a fallu obéir, subir une autorité souvent despotique. Maintenant il me faudrait encore obéir. Obéir !... J'en ai assez d'être une éternelle mineure !

ANTONIN

Dans ce cas, il ne fallait pas te marier.

JULIE

Mon rôle, alors, se borne à te servir, à seconder la bonne, à veiller sur toi, à donner le dernier coup de brosse à tes habits, à goûter ton potage et à t'admirer.

ANTONIN

Tu dis des bêtises.

JULIE

En quoi ?

ANTONIN

En quoi ?... Parce que tu sais bien toi-même que ton rôle ne se borne pas là, parce que tu sais bien

qu'il ne tient qu'à toi d'être une épouse heureuse. Tu sais bien que je t'aime...

JULIE

Oui ! oui ! J'oubliais, tu m'aimes ! Ça veut dire, ça, qu'il me faut subir tes caresses lorsque la fantaisie t'en prend. On disait jadis de nous : ménagère *ou* courtisane. Maintenant, c'est changé le progrès a marché... il vous faut les deux dans la même femme : Ménagère *et* courtisane. C'est là notre seule différence avec celles que vous avez aimées avant de nous épouser ; l'épouse, c'est une maîtresse qui consent à être servante... Eh bien, vraiment, cela ne me suffft pas. Non ! non ! non ! Toute ma vie ne peut pas se passer entre la cuisine et la chambre à coucher.

ANTONIN

Et allez donc ! En avant la tirade sur la femme incomprise ! sur la pauvre femme esclave et martyre ! Si tu m'aimais véritablement, si, au lieu de te bourrer la tête d'idées que tu t'assimiles mal, tu réfléchissais un peu plus, tu te contenterais du rôle, modeste sans doute, mais non sans honneur, dont tant d'autres femmes qui te valaient bien se sont contentées avant toi.

JULIE

Peut-être as-tu raison. Si je t'aimais en effet, si nous nous aimions, nous aurions des sentiments communs, des façons de sentir identiques, et je n'aurais à surmonter aucune répugnance pour agir selon tes volontés. Mais, je te le répète : je ne t'aime pas !

ANTONIN

Tais-toi donc.

JULIE

Je ne t'aime pas.

ANTONIN

Mais, à la fin, tu m'impatientes! Et tu me forceras à dire des choses...

JULIE

Lesquelles?

ANTONIN

C'est bon.

JULIE

Je te comprends parfaitement. Quelque honte que j'en aie, il faut pourtant que nous parlions de cela. Car c'est là qu'est le malentendu. Nous sommes seuls, n'est-ce pas? Eh bien, expliquons-nous à ce sujet une fois pour toutes. Il le faut. Cela me pèse depuis longtemps. Parle.

ANTONIN

Non.

JULIE

Alors, c'est moi, c'est moi qui vais parler. Je te dis que je ne t'aime pas, et tu hausses les épaules, en retenant un sourire de fat. Des idées égrillardes passent dans ton cerveau... Ah! ce n'est pourtant pas drôle, mon Dieu! et je devine bien que je ne suis pas la seule pour laquelle ce sujet, joyeux pour vous, représente tout un drame de douleur et de dégoût.

ANTONIN

Je ne te comprends pas.

JULIE

Ce n'est pas assez clair. Soit. Ecoute. Je sais ce

que signifient tes silences et à quoi font allusion tes restrictions si ridiculeusement vaniteuses. Oui, il y a des baisers que tu me donnes, et que je finis par te rendre. Oui, mes lèvres, quand tu les baises, mes lèvres, qui d'abord se crispent pour se refuser, finissent par se détendre et par communier avec les tiennes ! Oui, il y a nos nuits ! (*Un temps. Bien dans les yeux.*) Veux-tu que je te dise? C'est après ces moments-là que je te hais le plus, et tu ne sauras jamais tout ce qu'il y a de détresse et de remords dans les larmes qui suivent, dans les larmes que ta vanité satisfaite prend pour des pleurs de lassitude heureuse et d'émotion reconnaissante.

ANTONIN

Alors, quand tu te donnes, ce n'est donc pas par amour?

JULIE

Non, c'est par lâcheté !

ANTONIN

Par lâcheté ?

JULIE

Par lâcheté! Je le répète, je te hais après t'avoir cédé. Nos embrassements sont des luttes, et, si je suis vaincue, c'est que j'ai été trahie par ce que j'ai de meilleur en moi. J'ai honte de ta victoire parce que tu ne l'aurais pas sans le concours des avilissements que tu sais provoquer. Tu ne triomphes pas de moi; tu triomphes de la bête et des instincts bas, voilà tout !... Aussi, je te le dis! comme je te hais, après ! Je te hais pour le crime que tu as commis en me prenant sans amour, et plus encore pour le crime

que tu m'as fait commettre, en me contraignant à t'imiter... Oui! oui! je l'avoue! tu n'es pas seul coupable, tu n'es pas seul digne de tous les mépris!... Mais, vois- tu, maintenant, j'en ai assez! j'en ai assez!... J'en ai assez de passer mes journées à pleurer sur la lâcheté de mes nuits! Chaque soir, je me promettais de me reconquérir. Je n'avais pas encore osé prononcer les paroles libératrices que je viens de dire. A présent, c'est fait et je me sens délivrée!

ANTONIN, *haussant les épaules.*

Tu n'es délivrée de rien.

JULIE

Parce que?...

ANTONIN

Parce que j'ai plus de raison que toi; parce que tu n'es qu'une enfant nerveuse; parce que mon devoir est de te garder contre les exagérations de ta pensée. Un caprice ne peut pas rompre les liens qui nous unissent. Tu es ma femme et tu resteras ma femme. Le divorce est impossible; je n'ai pas contre toi de torts légaux. Oui, tu peux fuir, mais tu sais la vie sans considération, sans avenir et sans respect que les mœurs d'aujourd'hui font à la femme en dehors du mariage. Donc, tu resteras.

JULIE

Alors, le mariage, c'est cette prison! (*Un temps.*) Et quand je pense que j'ai attendu ça, que j'ai soupiré après ça, que j'ai rêvé les rêves de me jeunesse, en espérant ça!... Quand je pense qu'à l'heure qu'il est, il y a, devant des lits blancs, des jeunes filles qui sou-

pirent en attendant ça! (*Des larmes.*) Ah! les pauvres petites, les pauvres petites! Si elles savaient! (*Elle s'essuie les yeux. Après un moment.*) Dieu! que je suis bête! voilà que je pleure... Il n'y a qu'à rire, car ce n'est plus douloureux, c'est comique!... Ma parole, si on osait, on se tordrait! Vous êtes peut-être des tyrans, mais tellement ridicules qu'en réfléchissant bien, on n'a presque plus la force de vous en vouloir... Non! ce que vous avez fait du mariage!... Depuis le début... depuis ce jour de fête, de singeries, où les vanités se pavanent, où les sottises se regardent avec complaisance... Quand je pense qu'il est encore des gens pour respecter cette mascarade! (*Elle éclate de rire.*)

ANTONIN

Julie, ne ris pas comme cela!

JULIE

Ah! laissez donc, mon pauvre monsieur!... C'est tant mieux que je prenne les choses de ce côté... Si on les regardait sérieusement, je me demande quelle figure vous pourriez faire. Tout est grotesque, à force d'être odieux. Je dis : tout! Depuis l'obligation que vous nous imposez de céder tel jour, à telle heure, à une date et à une minute déterminées à l'avance par les convenances des uns et des autres! Comment ne meurent-elles pas de honte, les fiancées, sous les regards insolents qui trahissent le dévergondage des imaginations émoustillées!... Penser qu'elles passent une journée devant des gens qui savent... Pouah!... Ne te fâche pas. Je sais bien qu'elles sont risibles. (*Lui mettant familièrement la main sur l'épaule.*) Mais tu sais, mon petit, il ne faudrait pas vous croire une

allure très reluisante pendant cette journée-là, vous, les maris ! (*Rire.*) Ah ! ah ! vous avez tous un air de fatuité bête, un air d'animal content de soi dans l'attente d'une victoire facile... Et il faut une dot, et il faut vous acheter, et il faut payer pour être votre femme ! Vous avez admirablement arrangé les choses. Il est vrai que vous mettez là-dessus les mensonges de la loi et de la religion, le tricolore des écharpes et la solennité des autels, le trouble des parfums d'encens et les exaltations de la musique sacrée ! Dieu ! que vous avez raison !... Seulement, vous avez beau faire, ça ne vous déguise pas encore assez !

ANTONIN, *dans le même mouvement.*

Tu te fais la part trop belle, et il n'est pas juste de me rendre seul responsable d'une situation que je n'ai pas créée, moi, et qui est le résultat de tes actes autant qu'elle est le résultat des miens !

JULIE

Je serais curieuse de les connaître, ces actes !

ANTONIN

Je vais te les rappeler.

JULIE

Ai-je manqué à mon devoir ? N'ai-je pas été...

ANTONIN, *avec autorité.*

Tais-toi et laisse-moi parler, à la fin ! Il ne s'agit pas maintenant de faire la victime et de te plaindre d'un crime dont tu as été la complice. Quand je t'ai demandée à tes parents, je ne t'aimais pas. Je l'avoue. Je ne t'aimais pas comme tu voudrais être aimée aujourd'hui. Tu m'as épousé cependant.

JULIE

Est-ce que je savais, moi? Est-ce que je connaissais la vie? Est-ce que je pouvais me douter?...

ANTONIN

Tu savais bien de quelle espèce était mon amour, né du désir que les mères s'efforcent d'exciter chez tout jeune homme dont la situation de fortune leur paraît suffisante, et cela, avec votre complicité, à vous, les pures jeunes filles et les anges immaculés!

JULIE

Moi, j'ai fait!...

ANTONIN

Allons! allons! Tu as commencé à tout dire, je vais continuer et nous allons abattre nos cartes; nous allons avouer toutes nos fautes, nos habiletés et nos hypocrisies, mais les tiennes comme les miennes; nous allons, avec une cynique franchise, étaler les turpitudes des mariages d'à présent, les nôtres!... Tout n'a été qu'un tissu de mensonges. Tes parents ont trompé les miens.

JULIE

Et les tiens!

ANTONIN

Je le sais... Mais est-il vrai, oui ou non, que tu aies été leur complice?

JULIE

Tu te trompes.

ANTONIN

Je ne me trompe pas! Je me souviens maintenant comment, avec ton aide, ils m'ont enjôlé, dupé,

ligotté... Oh! je sais bien que je vais te paraître ridicule en te le rappelant, je sais bien que chaque petit fait, pris isolément, n'a pas de signification; mais ces mensonges, les tiens, ont une importance puisque tu ne les proférais que pour me conquérir. Tu donnais une pâture à mes défauts. Tu me savais avare, tu vois bien que je ne dissimule plus rien, tu me savais avare, et tu t'es montrée comme une jeune fille modèle, économe, minutieuse, faisant ses robes elle-même; tu as voulu flatter mon snobisme; tu croyais que je suivais la mode d'admirer Wagner que je ne connaissais pas et tu m'as dit l'adorer, toi qui ne le connaissais pas plus que moi; à t'entendre, tu avais refusé plusieurs partis, c'était faux; tu avais fait de la comptabilité avec ton père, et tu t'intéressais à la banque, c'était faux!

JULIE

Vraiment, si tu n'as que cela à me reprocher.

ANTONIN

Je n'ai pas que cela. Il est un autre mensonge que tu as commis toi-même, grave celui-là, puisqu'il a consisté à sacrifier ta pudeur à ton intérêt. Tu l'as oublié? Moi pas! Tiens, tu étais là, à cette même place... tu étais en toilette de bal, et vous n'aviez pas l'intention d'aller à aucun bal, je l'ai su depuis, mais on t'avait mis cette toilette parce qu'elle te déshabillait un peu et qu'on ne regardait pas la qualité des moyens à employer pour me faire tomber dans le piège... (*A partir de ce moment, Julie, déconcertée, se cache la figure dans ses mains.*) J'y suis tombé. J'ai été séduit, troublé, grisé. J'ai voulu

prendre ton bras et l'embrasser... Ton premier mouvement a été une révolte; mais, comme tu as vu que j'en étais froissé, tu t'es dit qu'un mari valait bien la capitulation de ta chasteté, et tu es venue, par calcul, me mettre sur les lèvres cette chair que tu me refusais d'instinct. Est-ce vrai, tout cela? Est-ce vrai?... Moi aussi, j'ai cherché à te tromper, je l'avoue. Mais si je t'ai menti, tu m'as également menti! Le mariage, tel que nous avons fait le nôtre, est une action vile, c'est possible; mais ne me rends pas seul responsable de la faute commise, alors que tu l'as commise avec moi! (*Julie baisse la tête. Un temps.*) Les autres reproches que tu m'as faits, je les mérite peut-être. Je suis ambitieux, je rêve la fortune. Est-ce ma faute si, aujourd'hui, elle est la seule mesure de la considération? Pour arriver, je cherche à flatter ceux qui peuvent m'aider, et je te demande de les flatter avec moi. Est-ce ma faute si l'on n'arrive plus au succès que par l'habileté? Je ne suis pas un héros; je suis de mon temps, et ce n'est pas moi qui l'ai fait ce qu'il est. Nous sommes des malheureux, vois-tu; mais le plus malheureux de nous deux, c'est encore moi, parce que tu ne m'aimes pas, et que moi, je ne puis m'empêcher de t'aimer! Qu'est-ce que je vais devenir si tu me quittes? C'est ma situation brisée, ma clientèle perdue... Et par-dessus tout, toi, toi que je n'aurai plus... Je ne te parle pas comme il le faudrait... je suis maladroit et sot, j'ai tort de ne te dire cette misère-là qu'après t'avoir montré l'autre. Pourtant elle sera la plus grande. (*Très ému.*) Parce que je suis amoureux de toi tout de même, malgré tout ce que tu peux dire, et que l'idée de ne plus

t'avoir me torture comme si l'on m'annonçait que je vais mourir. (*Au milieu de sanglots.*) Qu'est-ce que j'ai fait de mal, au fond ? J'ai fait comme tous les autres... Alors, pourquoi n'y a-t-il que moi de puni ? Ah ! Julie, ma petite Julie !... aie pitié de moi, va! j'ai bien du chagrin! bien du chagrin ! (*Il pleure, penché sur la table, la tête dans ses mains.*)

JULIE, *lui posant la main sur le front, d'une voix faible et sans expression.*

Pauvre ami!

ANTONIN, *pleurant toujours.*

N'est-ce pas, n'est-ce pas, que je suis bien à plaindre... et que tu me comprends... et que tu me plains? Dis-le moi !

JULIE

Oui, nous sommes des victimes...

ANTONIN

Tu comprends bien... Depuis que je suis au monde, mes parents m'ont toujours montré que le but de la vie, c'était la richesse...

JULIE

Les miens aussi.

ANTONIN

Partout, j'ai vu qu'on n'avait d'estime que pour ceux qui parviennent...

JULIE

Et le mariage est considéré comme un des moyens de parvenir.

ANTONIN

Voilà ce qui a fait notre malheur!

JULIE

Voilà ce qui a brisé notre vie à tous les deux... et ce qui pèse sur tant d'existences.

ANTONIN, *se remettant.*

Tu me comprends? N'est-ce pas que tu me comprends?

JULIE, *vaguement.*

Oui.

ANTONIN, *lui prenant la main; elle ne la retire pas.*

Tu ne m'en veux plus?

JULIE

.....

ANTONIN, *lui tapotant la main.*

C'est fini, n'est-ce pas?... Bien fini. (*Silence.*) Tu comprends bien qu'il ne faut pas que je m'expose à perdre ma clientèle? Dis?

JULIE

Oui.

ANTONIN

Et qu'il vaut mieux ne pas froisser les gens dont nous pouvons avoir besoin... Dis? Réponds?

JULIE

Oui.

ANTONIN

Qu'est-ce que ça peut te faire d'aller à la messe?... Allons! allons! (*Souriant.*) Avons-nous été bêtes, hein? de nous dire toutes ces choses désagréables! C'est oublié, n'est-ce pas?... Dis-moi que c'est oublié?

JULIE, *du bout des lèvres.*

Oui.

ANTONIN, *redevenu gai.*

Ah!... tu es une brave petite femme... C'est vrai, on se dispute, on s'emballe, on va, on va.... on dit des mots... des mots... (*Riant.*) Hein? ce que tu m'as reproché?... Oh! que c'est vilain... Chut!... chut!... N'en parlons plus... jamais, jamais... Là!... faisons la paix. (*Il l'embrasse; elle se laisse faire, après une hésitation.*) C'est fini!... Tu vas te passer un peu d'eau sur les yeux pour qu'on ne voie pas que tu as pleuré... Moi, est-ce que ça se voit? Non, n'est-ce pas?... Veux-tu que je te dise une chose? Tu ne vas pas me croire... ça va te paraître énorme... Eh bien, je suis en train de penser que c'est peut-être très bien, que nous nous soyons dit tout cela. Tu ne trouves pas? Nous nous connaissons mieux. Tu n'ignores plus rien de mes tracas... Ah! les affaires ne vont pas comme je voudrais. Tu comprends, c'est ça qui me rend quelquefois un peu vif... Non, elles ne vont pas... Si tu voulais dire un mot à Caroline, peut-être qu'elle ne me refuserait plus...

JULIE, *toujours sur la réserve.*

J'essaierai.

ANTONIN

Ah! tu es gentille... tu es gentille. Ça ne sera qu'un mauvais moment à passer. Quand on n'est que deux, on s'en tire. Heureusement, nous n'avons à songer qu'à nous... Vois-tu notre inquiétude si nous attendions un bébé?

JULIE

Cela m'aurait donné du courage...

ANTONIN

Pas de bêtises. On se passe très bien de ça !

JULIE, *effrayée.*

Nous n'aurons pas d'enfants?

ANTONIN

Nous n'aurons pas d'enfants.

JULIE

Pourquoi ?

ANTONIN

Tu en as de bonnes, toi. Parce que je n'en veux pas, parbleu!

JULIE

Mais il nous est arrivé maintes fois d'en parler et tu faisais avec moi des projets d'avenir.

ANTONIN, *riant.*

Bien, oui... pour ne pas te contrarier... parce que ça t'amusait, et que c'était un sujet de conversation. Aujourd'hui, il est convenu que nous nous disons tout.

JULIE

Cette consolation, tu me la refuseras toujours?

ANTONIN

Quand on est jeune, l'enfant est une charge. Quand on en a un, plus tard, on est ridicule.

JULIE

Tu ne sais donc pas ce qui m'a décidée à me marier? Tu ne sais donc pas que c'est cela, surtout cela,

cela exclusivement? Et tu peux me le refuser! Etre femme, être mère, c'est le développement naturel de mon existence... Et il me manquera quelque chose; et ma vie ne sera pas complète: et je n'aurai pas vécu, en un mot, si mes bras n'ont pas serré un enfant né de ma chair, si je ne l'ai pas allaité, si je n'ai pas pleuré, si je n'ai pas eu toutes les inquiétudes et toutes les joies maternelles. Et tu peux m'en priver! Et tu peux, simplement parce que tu es un avare, un égoïste, un ambitieux, tu peux me condamner à cet isolement! Quoi! tu peux avoir sur ma vie cette influence-là! Ah! ah! on parle du despotisme des hommes, on s'insurge contre les lois; il y a des femmes qui demandent à voter, à être vos égales dans le mariage, et elles n'ont pas compris que c'est le mariage lui-même qu'il faut attaquer, attaquer avec furie, puisqu'il permet de semblables monstruosités!

ANTONIN

Voyons, mon enfant, calme-toi. Nous étions réconciliés.

JULIE

Réconciliés!... Et peut-être es-tu assez... Ah! il ne me vient pas de mot assez méprisable pour te le jeter à la figure... peut-être es-tu assez avili, pour croire que maintenant il peut être question d'un rapprochement entre nous deux. Après ce que tu viens de dire, tu comprendrais que je subisse... Mais réfléchis donc! réfléchis donc à ce que c'est, ce que vous appelez le geste de l'amour, s'il n'a pas l'amour ni l'enfant pour excuse!

ANTONIN

Je ne te répondrai pas. Tu es folle. Tu ne sais plus

ce que tu dis. Je te le répète, tu es folle, et je te traiterai comme une folle. Tu vas commencer par rentrer dans ta chambre et te calmer... Va. (*Il veut la prendre par le bras.*)

JULIE, *avec des cris.*

Ne me touche pas! Ne me touche pas! (*Elle le repousse brutalement.*)

ANTONIN, *furieux.*

En voilà assez! Je te dis de rentrer dans ta chambre.

JULIE

Ne me touche pas!

ANTONIN

Eh! je te toucherai si je veux. Tu as beau crier, tu es ma femme, et si je te prends dans mes bras, je ne fais qu'user de mon droit, après tout.

JULIE

Lâche-moi! lâche-moi! Je te hais! Je te hais, je te dis!

ANTONIN

Tu me hais! Ah! ah! Si tu crois que je suis un mari de comédie, un mari du grand monde à qui une pécore tire le verrou de sa chambre et qui s'en contente, tu te trompes. Je t'ai épousée, je t'aime, et je te garde! Ah! tu me hais! eh bien, tiens, sauve-toi, si tu peux! (*Il la prend dans ses bras. Lutte. Meubles renversés. Cris sourds. Halètements. Tout à coup, il pousse un cri.*) Sale bête, tu m'as mordu!

JULIE

Oui. Et je te tuerai plutôt que de te céder, maintenant.

ANTONIN, *au comble de la fureur.*

Eh bien, nous verrons lequel de nous deux cédera!

JULIE

Nous verrons!

ANTONIN

Je vais te montrer si je suis le maître. (*Il sort. — Julie, seule, rajuste son corsage, ses cheveux, machinalement, disant entre ses dents des paroles qu'on n'entend pas. Tout à coup, elle tombe sur un canapé, puis à terre où elle reste à sangloter dans l'anéantissement de la plus grande détresse.*)

(*Rideau.*)

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Alors, elle veut partir ?

MADAME DUPONT

Ce qu'elle veut, avant tout, c'est ne plus rester avec lui.

M. DUPONT

Et lui ?

MADAME DUPONT

Après la scène que je t'ai racontée, il est sorti. Depuis, on ne l'a pas revu.

M. DUPONT

Il a découché ?

MADAME DUPONT

Il a découché.

M. DUPONT, *ironique.*

Il sera retourné « chez sa mère ». (*Il va à la fenêtre.*)

MADAME DUPONT, *après un temps.*

Qu'est-ce que tu as toujours à regarder à la fenêtre?

M. DUPONT

Je surveille la porte du notaire. Caroline y est arrivée il y a cinq minutes. J'ai une peur bleue qu'Angèle ne vienne pas. (*A lui-même.*) Cette sacrée Caroline! à qui diable a-t-elle bien pu fourrer ses quinze autres mille francs?... (*Avec joie.*) Voilà Angèle! La voilà!... Elle entre chez le notaire! Nous sommes sauvés... Alors, tu disais... Qu'est-ce que tu disais?... Mon Dieu! mon Dieu! m'en auront-elles donné du tintouin, mes filles!... Oui... Il est retourné chez sa mère... Et tu crois que ça ne s'arrangera pas, ça?

MADAME DUPONT

J'en suis certaine, absolument certaine. Julie est exaspérée.

M. DUPONT, *presque avec joie.*

Alors, c'est le divorce.

MADAME DUPONT

C'est le divorce.

M. DUPONT

Eh bien!... Qui est-ce qui a été malin, une fois de plus?... Réponds! Qui est-ce qui a été malin?

MADAME DUPONT

Je ne sais pas.

M. DUPONT

Naturellement... Eh bien, c'est moi.

MADAME DUPONT

Comment?

M. DUPONT

Elle va demander le divorce, nous disons.

MADAME DUPONT

Ou lui.

M. DUPONT

Ou lui. Toujours est-il que, grâce à ma petite combinaison du contrat, communauté réduite aux acquêts, le bel Antonin va être forcé de rendre les trente mille francs et ma maison! (*Il se frotte les mains. Entre la bonne.*)

LA BONNE

M. et madame Mairaut.

M. DUPONT

Faites entrer. (*A sa femme.*) Ne bougeons plus. (*Entrent M. et madame Mairaut.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, M. ET MADAME MAIRAUT

MADAME MAIRAUT, *à son mari encore dehors.*

Eh bien, entres-tu, oui ou non?...

M. MAIRAUT

Voilà, voilà. (*Il ferme la porte. Salutations cérémonieuses.*)

MADAME MAIRAUT, *assise.*

Après ce qui s'est passé hier entre nous deux...

M. DUPONT, *ironiquement doucereux.*

Quoi donc ? Au sujet de la succession de l'oncle Maréchal ?

MADAME MAIRAUT, *faisant semblant de ne pas avoir entendu.*

Après ce qui s'est passé hier entre nous deux, je croyais bien ne plus avoir jamais à remettre les pieds dans cette maison.

M. DUPONT, *s'inclinant.*

Il ne tenait qu'à vous, madame.

MADAME MAIRAUT

Mais il est survenu entre nos enfants des événements graves.

M. DUPONT

Graves, en effet.

MADAME MAIRAUT

Vous les connaissez ?

M. DUPONT

Je les connais.

MADAME MAIRAUT

Nous venons, mon mari et moi, au nom de notre fils, demander à madame Antonin Mairaut, votre fille, de vouloir bien réintégrer le domicile conjugal.

M. DUPONT

Le domicile conjugal ?

MADAME MAIRAUT

A Saint-Laurent. Mon fils l'y attend.

M. DUPONT

Je lui souhaite de la patience. Ma fille ne rejoindra

pas son mari. Vous pouvez faire constater ce refus par un huissier; cela servira de base à votre instance en divorce.

MADAME MAIRAUT, *doucement.*

Il n'est pas question de divorce.

M. DUPONT, *stupéfait.*

Comment! il n'est pas question de divorce?

MADAME MAIRAUT

Non, monsieur.

M. DUPONT

Malgré le refus de ma fille de...

MADAME MAIRAUT

Malgré son refus.

M. DUPONT

Malgré ce qu'elle a dit à son mari?

MADAME MAIRAUT

Malgré ce qu'elle a dit à son mari.

M. DUPONT

Et malgré ce qu'elle pourra faire dans l'avenir?

MADAME MAIRAUT

Malgré tout. Il n'est pas question de divorce et il n'en sera jamais question!

M. DUPONT

De votre part, soit.

MADAME MAIRAUT

De la vôtre non plus, car nous ne vous fournirons aucun prétexte. Mon fils attend sa femme chez lui. Il est prêt à la recevoir lorsqu'il lui plaira de s'y présenter.

M. DUPONT

Quoi qu'elle fasse ?

MADAME MAIRAUT

Quoi qu'elle fasse.

M. DUPONT

Même si...

MADAME MAIRAUT

Même dans ce cas-là. (*Mouvement de M. Mairaut.*) Qu'est-ce que tu as ?

M. MAIRAUT

Rien.

M. DUPONT, *à part.*

Ah ! les rosses ! (*Haut, à pleine voix.*) La vérité, c'est que vous aimez mieux voir votre fils cocu, que de rendre les trente mille francs.

MADAME MAIRAUT, *de la même voix douce.*

Tiens !... A ce prix-là !... (*Grognement de M. Mairaut.*)

M. DUPONT

Hier, en partant, votre fils a prononcé des menaces...

MADAME MAIRAUT, *de même.*

Il renonce à les exécuter.

MADAME DUPONT

Vous savez bien que jamais Julie n'acceptera...

MADAME MAIRAUT

Que voulez-vous que j'y fasse ?

MADAME DUPONT

Toute leur vie, ils seront ainsi enchaînés. Jeunes

comme ils le sont, il leur faut renoncer pour toujours à avoir un foyer...

MADAME MAIRAUT

Votre fille n'a qu'à revenir. Antonin l'attend.

M. MAIRAUT, *éclatant.*

Eh bien, nom d'un petit bonhomme... j'ai quelque chose à dire !

MADAME MAIRAUT

Qu'est-ce qui te prend ?... Parle, mon ami...

M. MAIRAUT, *criant.*

C'est une cochonnerie, ce que nous faisons là !

MADAME MAIRAUT

Tu vas te taire !

M. MAIRAUT

Non.

MADAME MAIRAUT

Si.

M. MAIRAUT

Non. Et puis ne cherche pas à crier plus fort que moi, aujourd'hui ; tu n'y arriveras pas !

MADAME MAIRAUT

Mais qu'est-ce qu'il a ! Je ne l'ai jamais vu comme ça.

M. MAIRAUT

En voilà assez ? Je te dis que c'est honteux, tout ce que nous faisons là ! Et il y a longtemps que je le pense. Depuis le jour où tu m'as empêché d'avouer l'oncle Maréchal. Je me suis tu parce que j'avais peur. Voilà trente ans que je me tais... Maintenant... c'est plus fort que moi, je dis ce que je pense : c'est

une cochonnerie!... Il arrivera ce qu'il arrivera... je le dis... Tu ne me battras peut-être pas!... Veux-tu que je le répète?... C'est une cochonnerie... Il y a assez longtemps que les *malins* s'occupent des affaires de ces enfants-là; il est temps que les braves gens s'en mêlent un peu, et je vais m'en mêler!

MADAME MAIRAUT

Ne faites pas attention, il est fou!

M. MAIRAUT

Tais-toi! Monsieur et madame Dupont, voilà ce que j'ai à vous dire : Il faut tâcher de réconcilier Julie et Antonin; si on n'y parvient pas, je vous rendrai vos trente mille francs.

MADAME MAIRAUT, *avec des cris.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

M. MAIRAUT

Je vous rendrai vos trente mille francs, et vous verrez qu'après ça mon garnement de fils sera le premier à parler de divorce.

MADAME MAIRAUT, *à son mari.*

Toi, tu me paieras ça! Et nous allons nous expliquer à la maison.

M. MAIRAUT

Comme tu voudras. En attendant, file devant, et plus vite que ça! (*Elle sort.*) Au revoir, monsieur et madame Dupont. Faites ce que vous pourrez de votre côté; moi, je vais tâcher de décider Antonin à venir demander pardon à sa femme.

M. DUPONT

Bonsoir, monsieur Mairaut,

MADAME DUPONT

Comptez sur moi, monsieur Mairaut, et donnez-moi la main : vous êtes un brave homme !

M. MAIRAUT, *en sortant.*

Ça va mieux !

SCÈNE III

M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Est-ce que vraiment tu vas t'occuper de ça ?...

MADAME DUPONT

Oui.

M. DUPONT

Puisque le père Mairaut rend la dot.

MADAME DUPONT

Je n'accepterai l'idée d'un divorce que lorsqu'il me sera prouvé qu'il est impossible de l'éviter.

M. DUPONT

Puisque c'est impossible ; tu le disais toi-même.

MADAME DUPONT

Prends garde, toi, d'être plus préoccupé de ton argent que du bonheur de ta fille.

M. DUPONT

Moi !... En voilà des façons de me parler... Est-ce que tu veux suivre l'exemple de M. Mairaut ?

MADAME DUPONT, *grave.*

Tout juste.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME MAIRAUT, *puis* CAROLINE

MADAME MAIRAUT

Je remonte tout exprès pour vous dire deux choses : la première, c'est que vous auriez tort de compter sur la promesse de mon mari ; la seconde, c'est que je vous remercie du nouvel affront que vous venez de nous faire.

M. DUPONT

Quel affront ?

MADAME MAIRAUT

Vous ne savez pas à qui mademoiselle Caroline a donné la moitié de son héritage ?

M. DUPONT

Non, mais je voudrais bien le savoir.

MADAME MAIRAUT

A votre employé, à Courthezon !...

M. DUPONT

A Courthezon ! C'est faux !

MADAME DUPONT

A Courthezon !...

MADAME MAIRAUT

C'est elle qui vient de me le dire. (*Entre Caroline.*)

(Ensemble.)

M. DUPONT

Ah!... Caroline, c'est à Courthezon que tu as donné les quinze mille francs?

MADAME DUPONT

Tu as donné quinze mille francs à Courthezon?

MADAME MAIRAUT

Est-ce vrai que c'est à Courthezon que vous avez donné les quinze mille francs?

CAROLINE

Oui.

M. DUPONT

Tu es folle!

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il t'a pris?

MADAME MAIRAUT

Pour son invention... Une invention qui ne vaut pas deux sous, on l'a écrit à Antonin!

MADAME DUPONT

Tu aimes mieux des étrangers que tes parents!

M. DUPONT

Au moment où j'ai besoin de renouveler mon matériel!

MADAME MAIRAUT

Elle sait que son beau-frère est à la veille de la faillite!... Oui, mademoiselle, oui, et cet argent, que vous donnez à un idiot qui ne vous est rien, aurait peut-être sauvé votre sœur de la misère! C'est tout ce que j'ai à vous dire. Adieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

CAROLINE, M. DUPONT, MADAME DUPONT

M. DUPONT

Enfin ! tu vas nous dire pourquoi tu as fait ça ?

MADAME DUPONT

Qu'est-ce qu'il t'a pris ? Je te demande comment tu as eu cette idée-là ?

M. DUPONT

Est-ce que tu espères que son invention va le rendre millionnaire ?

CAROLINE

Non.

M. DUPONT

La connais-tu, seulement ?

CAROLINE

Je ne la connais pas.

MADAME DUPONT

C'est lui qui t'a demandé de lui prêter de l'argent ?

CAROLINE

Non.

M. DUPONT

Alors, il faut te faire enfermer, tu es toquée.

MADAME DUPONT

J'en reviens toujours à ce que je te disais : comment as-tu eu cette idée-là ?

CAROLINE, *pleurant.*

Parce que je m'ennuie.

M. DUPONT

Comment! parce que tu t'ennuies? Parce que tu t'ennuies, tu vas donner quinze mille francs au premier venu?

CAROLINE

J'espère qu'il me saura gré de ce que j'ai fait pour lui et que...

M. DUPONT

Quoi?

CAROLINE

Je ne suis plus jeune, je le sais bien, mais, lui non plus...

M. DUPONT

Tu crois qu'il va t'épouser?

CAROLINE

Oui.

M. DUPONT

Mais tu ne sais donc pas?...

MADAME DUPONT

Tais-toi...

CAROLINE

Je ne puis plus vivre toute seule; je suis trop misérable. Il y a longtemps, bien longtemps, qu'en regardant M. Courthezon, en le voyant si sobre, si économe, si simple, je me disais que je serais heureuse avec lui. Mais je savais bien qu'il ne m'épouserait pas sans argent, et je n'aurais pas voulu, naturellement, diminuer la dot de Julie... Où j'ai été plus

malheureuse encore, c'est quand M. Antonin est venu ici. Il causait avec Julie : ils ne se gênaient pas devant moi, ils s'embrassaient et, bien que je ne sois pas jalouse, ça me faisait beaucoup de mal. Alors, quand cet héritage est venu, comme je savais que M. Courthezon avait besoin d'argent pour son invention, je me suis promis de lui en donner...

MADAME DUPONT

Il fallait au moins lui faire connaître tes intentions; tu te serais évité la déception qui t'attend, ma pauvre fille.

M. DUPONT

Il fallait m'en parler. Je t'aurais dit pourquoi tu n'avais rien à espérer.

CAROLINE

Ah!... je... je n'ai rien à espérer ?... Parce que? Parce que ?...

M. DUPONT

Parce que Courthezon vit depuis vingt ans avec une femme mariée, qu'il cache naturellement, et dont il a deux enfants.

CAROLINE, *faiblement.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu! (*Elle est près de défaillir.*)

MADAME DUPONT

Caroline !... Mon enfant...

M. DUPONT

Mon enfant... Voyons... voyons... Il faut être raisonnable...

MADAME DUPONT

Il ne faut pas pleurer pour ça...

CAROLINE

Non.

M. DUPONT, *à sa femme.*

C'est encore ta faute, ça... On aurait dû lui dire que Courthezon... Tu n'as jamais voulu...

MADAME DUPONT

On ne pouvait pas raconter cela à des jeunes filles; et puis, quand elles ont grandi, le mensonge était établi... (*A Caroline.*) Ne pleure plus.

CAROLINE

Je ne pleure plus.

M. DUPONT

Il y a une chose à faire : c'est d'essayer de reprendre l'argent à Courthezon.

CAROLINE

Non! non!

M. DUPONT

Tu vas bien voir! (*Il sort à gauche.*)

CAROLINE

Empêche-le, je t'en prie... Va... va... empêche-le!... Je t'en supplie...

MADAME DUPONT

J'y vais. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

CAROLINE *seule, puis* ANGÈLE

ANGÈLE, *très tendre.*

Tu as du chagrin, Caroline?

CAROLINE, *bas.*

Oui.

ANGÈLE

Dis-le-moi.

CAROLINE, *avec sécheresse, mais pas agressive.*

C'est fini.

ANGÈLE

Vous ne voulez rien me dire?...

CAROLINE, *avec froideur.*

Ça ne servirait de rien.

ANGÈLE

Qui sait?... Allons... je vois bien que vous pleurez.

CAROLINE

Oui... Nous sommes malheureuses, Julie et moi.

ANGÈLE

Julie?

CAROLINE

Elle va quitter son mari.

ANGÈLE

Pourquoi?

CAROLINE

Ils ne peuvent plus vivre ensemble.

ANGÈLE

Et vous?

CAROLINE

Oh! moi... (*Entre Julie.*)

SCÈNE VII

CAROLINE, ANGÈLE, JULIE

JULIE

Je te cherchais, Caroline. Je pars plus tôt que je ne pensais. On m'a dit que mon mari est décidé à venir me trouver ici ; je ne veux pas le revoir et je m'en vais.

CAROLINE

Qu'est-ce que tu feras ?

JULIE

Ce que tu fais. Je vais louer quelque part une petite chambre et je travaillerai.

CAROLINE

A quoi ?

JULIE

A ce qu'on voudra.

CAROLINE

Ne fais pas ça, ma bonne Julie... (*Avec une grande douleur.*) Si tu savais !

JULIE

Quoi ?

CAROLINE

La tristesse de la solitude.

JULIE

J'ai du courage. Je travaillerai tant, que je ne m'ennuierai pas.

CAROLINE

Tu travailleras !... (*Soupir.*) C'est bien dur, de gagner sa vie, pour une femme toute seule.

JULIE

Bah !

CAROLINE

J'en sais quelque chose... Quand je rapporte de l'ouvrage à mon magasin, il y a des fois où on me le refuse avec une brutalité dans l'injustice qu'on n'oserait pas avoir vis-à-vis d'un homme, je t'assure ! Mais, moi, je suis deux fois faible, puisque je suis femme et que j'ai besoin de travailler.

JULIE

Rentrée chez toi, au moins, tu es libre...

CAROLINE

Ah ! la triste liberté, et comme j'aimerais mieux certains esclavages !

JULIE

J'aurai des amis.

CAROLINE

Crois-tu ? Les femmes te fuiront parce que tu seras une femme séparée et parce que tu seras triste. Les hommes ? Que dirait-on si tu en recevais ?

JULIE

Peu m'importe ce que l'on dira !

CAROLINE

Alors, c'est toi-même qui les renverras.

JULIE

Que me conseilles-tu donc ? De rester avec Antonin ?

CAROLINE

Ah ! ma bonne Julie ! Tu te plains de n'être pas aimée comme tu le voudrais !... Qu'est-ce que je dirai donc, moi, que personne ne prendra jamais dans ses bras ! Moi qui me sens un être à part, inutile, ridicule et incomplet ! Tu ne peux pas t'imaginer quel vide cela fait, de n'avoir personne à pardonner, personne à qui se dévouer ! Et l'on m'en veut de mon isolement ; on me reproche ma propre misère. Il semble même, tiens ! que je n'aie pas le droit de disposer de mon propre bien, et, autour de moi, on m'a injuriée, parce que j'avais employé à ma guise l'argent qui m'appartenait.

JULIE

Pauvre Caroline !

CAROLINE

Oui, tu peux me plaindre !... Et si je disais tout... J'ai cherché un refuge dans la religion; pendant quelque temps, elle a trompé mon besoin d'affection ; elle n'a pu le calmer et ne m'a laissé qu'une déception et une rancœur de plus ! Depuis quelques mois, je m'étais accrochée à une dernière espérance : Pauvre bête que je suis! (*Pleurant.*) Ah ! on n'a pas besoin de me dire que je suis ridicule, va, je le sais bien... Avec ma vieille figure, et les toilettes que j'ai qui sont celles de tout le monde, mais qui deviennent risibles dès que je les porte... avec tout cela j'étais devenue amoureuse... je suis folle... ne vous moquez pas trop de moi... j'ai tant de chagrin... je savais bien qu'il ne m'aimerait pas, mais j'espérais qu'il me saurait gré de ce que... enfin, je n'attendais de lui que

de la reconnaissance et de la pitié!... rien de plus, je vous jure... et voilà... il a une femme.. (*Après un silence.*) A quoi ça m'a-t-il servi, de garder ma réputation comme un avare garde son argent?... Non, non, Julie, ne sois pas victime une seconde fois. Si tu ne veux pas te résigner à vivre avec ton mari, ne cherche pas à m'imiter. Ne recommence pas ma vie c'est assez que je l'aie soufferte. Ne cherche pas à travailler, c'est trop dur, et la lâcheté des hommes rend, pour nous, le travail trop humiliant.

JULIE

Mais si l'on me voit accepter la misère avec courage, m'isoler volontairement comme je veux le faire, est-ce que la dignité de ma vie n'inspirera pas le respect ?

CAROLINE

On n'y croira pas, à la dignité de ta vie.

JULIE

Eh bien, c'est trop monstrueux, à la fin ! Et puisque pour avoir du pain, des vêtements et un gîte, il faut que je me donne à un mari que je n'aime pas ou à amant que j'aimerai peut-être, je veux au moins courir cette chance-là ; et, puisque je suis condamnée à me vendre, j'aime encore mieux choisir l'acheteur.

ANGÈLE

Tu es folle ! tu es folle ! Réconcilie-toi avec ton mari, c'est ce que tu as de mieux à faire.

JULIE

Toujours le même refrain ! Puisque je vous dis que cela, je ne le veux pas, je ne le veux pas!

ANGÈLE

Tu regretterais bientôt les tristesses de ton ménage, si douloureuses qu'elles soient, ou la pauvreté de Caroline.

JULIE

Allons donc !

ANGÈLE, *affolée.*

Mais tu ne penses pas à ce que tu dis !... tu ne sais pas !... Tu me fais peur, Julie !... Toi ! toi ! dire cela ; que tu veux... mais tu ne sais pas, tu ne sais pas !

JULIE

Tu l'as bien fait, toi !

ANGÈLE, *avec la plus grande émotion*

Ah ! oui, je l'ai fait, mais j'aimerais mieux m'étrangler que de recommencer. Julie, je t'en supplie !... Comment te prier ? comment t'empêcher ?... Je ne puis te raconter, à toi, à vous, toutes mes hontes... Ne me force pas à cela, je t'en prie, je t'en prie !

JULIE

Tu es heureuse, maintenant.

ANGÈLE, *de même.*

Heureuse ! Quand je suis partie... avec Georges... on t'a dit, n'est-ce pas ?... Oui... alors... ses parents l'ont rappelé... sa mère se mourait de chagrin... oui... Ce n'est pas cela que tu veux savoir, mais il faut que je te le dise pourtant pour que tu comprennes comment je suis tombée, jusqu'où je suis tombée... Je suis restée seule avec l'enfant... Enfin, il fallait bien le nourrir, n'est-ce pas ?... Ça, tu le comprends... tu le comprends... Du travail ?... Oui... j'en ai cherché...

seulement, on me disait d'attendre... Attendre! Est-ce que je pouvais?... Alors!... Oh! mon Dieu! t'avouer cela... Alors, j'ai cédé... et puis... (*Sanglots.*) Non! non! je ne peux pas continuer! Comprends-moi, devine-moi, Julie... Tu dois bien entrevoir l'horreur de ma vie, rien qu'à ma honte, à l'impossibilité même où je suis de te la raconter... (*Se reprenant.*) Tu crois qu'elles sont heureuses, ces femmes, parce que tu les vois rire... Mais rire, c'est leur métier... on les paye pour cela... Je te jure que souvent elles voudraient bien pouvoir pleurer à leur aise... Ensuite... Tu parlais de choisir... tu crois donc qu'elles choisissent, ma pauvre petite!... Et si tu pouvais savoir comme on en arrive à haïr tout le monde, à être méchante, méchante! On nous méprise tant... on n'a pas d'amis, pas de pitié, pas de justice... On est volée, exploitée... Je te dis tout cela n'importe comment, mais tu me comprends, n'est-ce pas?... Et puis, on ne sait pas où s'arrêtera la chute... La voilà, notre vie; voilà la boue où je me suis débattue pendant dix ans... Non, non, Julie! non, ma petite sœur, je t'en supplie, ne fais pas cela; vraiment, c'est trop de dégoût, trop d'abjection et trop de misère!

JULIE

Pauvre Angèle...

ANGÈLE

Tu m'as comprise, n'est-ce pas?...

JULIE

Oui.

ANGÈLE

Je m'en vais. Adieu. Je n'ose plus vous regarder toutes les deux, maintenant que vous savez tout, et que je me suis rappelé à moi-même ce que j'ai été. Je savais bien que vous ne pouviez pas m'ouvrir vos bras... mais j'avais tant besoin d'être aimée que je m'étais figuré tout de même que toi surtout, Caroline... Je sens bien que j'avais tort... Allons, adieu... je m'en vais et je vous demande pardon de tout ce que j'ai fait. Adieu. (*Elle va pour sortir.*)

CAROLINE

Angèle! (*Un temps.*) Je te plains de tout mon cœur... (*Nouveau silence.*) Je voudrais bien t'embrasser. (*Angèle se jette dans ses bras.*)

ANGÈLE

Caroline! ma bonne Caroline! (*Elles pleurent toutes les trois en s'embrassant. Entrent M. Dupont, Antonin et M. Mairaut.*)

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, M. DUPONT, M. MAIRAUT, ANTONIN

ANTONIN, *poussé par son père, à Julie.*

Ma chère femme, je te prie de me pardonner.

JULIE

Allons donc! c'est moi qui te demande pardon. J'avais des idées de romans, je voyais le mariage comme il n'est pas. Maintenant, je le comprends. Je

suis raisonnable. Il faut faire des concessions dans la vie. J'en ferai... à moi-même.

M. DUPONT

A la bonne heure !

ANTONIN

A la bonne heure ! Tu ne peux pas te figurer combien je suis heureux que tu m'aies enfin compris... Vois-tu, il me semble que c'est seulement d'aujourd'hui que nous sommes réellement mariés.

JULIE

C'est cela.

ANTONIN

Et pour fêter notre réconciliation, je donnerai un grand dîner. J'inviterai les Pouchelet, les Rambourg, Lignol...

JULIE, *douloureusement.*

C'est cela, Lignol...

M. DUPONT

Je savais bien, moi, que tout finirait par s'arranger, maintenant que te voilà comme tout le monde.

JULIE

Oui, comme tout le monde. J'avais rêvé mieux ; mais il paraît que c'est impossible !...

Rideau.

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

EN VENTE CHEZ LE MÊME EDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

M. BEAUBOURG

La Vie muette, 4 actes. 2 »

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act.. 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits. 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 1 »
Disparu!!!, 3 actes. . 2 »
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardunois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité, 3 actes. . . . . 2 »
Mam'zelle Pioupiou, 5 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . . 2 »
Mouton! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Fraudeuses, 3 actes. . . . . . . 2 »
Le Roi Koko, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
Le Terre Neuve. 3 act. 2 »
Le Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Durozel! 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

[illegible]ur et Géographie, [illegible] actes et *les Nouveaux Mariés*, 2 actes. [illegible] volume 3 50

Au delà des forces. 2ᵉ partie, 4 actes. . . . 3 50
Une Faillite, 4 actes. . 2 »
Un Gant, 3 actes et *Au delà des forces*, 1ʳᵉ partie, 2 actes . . . 3 50
Léonarda, 4 actes. . . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . . . 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50

JOSEPH CARAGUEL

La fumée, puis la flamme, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi! 1 acte . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8º) . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Figurante. 3 actes . 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

ECHEGARRAY

Le Grand Galéoto, 3 a. 2 »

EMILE FABRE

L'Argent, 4 actes . . . 2 »
Le Bien d'Autrui, 3 a. . 2 »

Comme ils sont tous, 5 actes. 2

LUCIEN GLEIZE

L'Aveu, 3 actes . . . . 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Inviolable!, 3 actes . . 2
Les Joies du foyer, 3 a. 2
Le Paradis, 3 actes . . 2
Le Remplaçant, 3 actes. 2

HENRIK IBSEN

La Comédie de l'Amour. 3 actes. . . . . . . [illegible]
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. . . . . . .
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . . .
Empereur et Galiléen. 2 parties . . . . . .
Hedda Gabler, 4 actes.
Les Revenants, 3 actes.
Solness le constructeur 3 actes. . . . . .

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . . 2

LOUIS MARSOLLEAU

Le dernier Madrigal. 1 acte 1

L. MARSOLLEAU et BYL

Hors les lois, 1 acte . . 1 50

J. H. ROSNY

La Promesse, 2 actes.. 1 50

A. SILVESTRE et E. MORAND.

Les Drames sacrés, 10 tableaux (in-8º). . . 4 »
Griselidis, 3 actes (in-8º) . . . . 4 »

ALBIN VALABRÈGUE

Les Entr'actes du cœur, 1 acte . . . . [illegible]50
Madame a ses brevets, 1 acte 1 50

PIERRE WOLFF

Jacques Bouchard, 1 a. 1 50
Leurs Filles, 2 actes. . 1 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

Empire Press, Printers, New-York City.

